

Actualités du patrimoine autobiographique

*Il me regardait d'un air tellement ému
me compulsant
pas ce que cette guerre
lui menaçait?*



Ont participé à ce numéro :

Gisèle Bastin, Simone Bellière, Nadine Dekock, José Dosogne, Raymond Du Moulin, Katalin Lakatos, Michèle Maitron Jodogne, Francine Meurice, Jean Nicaise, Marc Quaghebeur, Louis Vannieuwenborgh.

Coordination et composition du numéro :

Francine Meurice, Louis Vannieuwenborgh.

Relecture :

Michèle Maitron Jodogne, Laurence Pieropan.

Composition électronique :

Luc Wanlin.

Éditeur responsable :

Marc Quaghebeur, Directeur des AML, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert 1^{er}, Boulevard de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles – Belgique.

1 Avant-propos

Durant ces vingt-cinq dernières années, plusieurs centres de conservation des écrits autobiographiques de personnes ordinaires ont vu le jour en Europe¹. Ils ont pour objectif de préserver, de transmettre, d'étudier ce patrimoine inédit et pour certains, d'en analyser la réception.

En Belgique, en 2002, une association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique est fondée, l'APA-Bel (association pour la conservation du patrimoine autobiographique belge). Elle sera présentée au public au Théâtre Poème à Bruxelles lors d'une conférence de Philippe Lejeune en 2003. Elle imite la structure et la méthodologie de lecture des dépôts de l'APA française en lui empruntant son « double projet patrimonial et archivistique (recueillir des textes autobiographiques inédits), culturel et militant (réunir des passionnés d'écriture et de lecture autobiographique) » tel que Philippe Lejeune² l'avait défini. L'originalité de la méthode de lecture mise en place par l'APA française réside dans la rédaction d'échos de lecture, écrits en sympathie au sein des groupes de lecture apaisés. Ces échos constituent une base de données et reflètent la

manière dont l'autobiographie se lit au sein du dispositif de l'APA. Ils sont répertoriés dans *Le garde mémoire* et peuvent être consultés sur le site de l'APA France www.sitapa.org. L'association belge a travaillé dès le départ de la même manière, à son échelle, en publiant annuellement ses échos dans sa revue, *De temps en temps*.

Le 13 janvier 2009, la Communauté française de Belgique, dans un courrier de Patrice Darteville, directeur du patrimoine, répond à une demande de l'APA-Bel de reconnaissance de son fonds comme archives privées en lui proposant l'intégration aux Archives et Musée de la Littérature (AML). Les AML (www.aml.cfwb.be) sont un centre de recherche et de documentation littéraires et théâtrales de la Communauté française de Belgique, créé en 1958 par Joseph Hanse, Herman Liebaers, Carlo Bronne entre autres et devenu une asbl structurelle avec inscription nominative. Les AML ont fêté leur cinquantenaire en 2008 et publié en 2009 un volume jubilaire, *50 ans au service des Lettres et du Théâtre*³.

La mission des AML est définie dans la préface de l'ouvrage de référence : « Mettre en œuvre, et à disposition, une mémoire vivante et prospective, ancrée et interculturelle. Le faire en jouant des synergies entre supports (papier – images – sons, etc.) et genres littéraires différents. La déployer, enfin, dans la double perspective de l'insertion européenne et francophone d'un champ culturel singulier, celui des Francophones de Belgique, et contribuer à l'invention d'un discours d'escorte adapté à ses singularités, telle est la mission que les Archives & Musée de la Littérature accomplissent depuis cinquante ans. »⁴

En janvier 2010, une majorité confortable des membres actifs de l'APA-Bel (12 contre 7), parmi lesquels un membre fondateur, Louis Vannieuwenborgh, choisit l'option du rattachement aux AML. Grâce à l'accueil favorable des instances dirigeantes des AML, un groupe de recherche et de lecture de

¹ Pour un panorama non exhaustif de ces centres d'archives, on peut se référer au numéro de la revue *Degrés* composé par Francine Meurice, « La réception des textes dans les archives du patrimoine autobiographique », *Degrés, revue de synthèse à orientation sémiologique*, n° 136-137, hiver 2008, printemps 2009. Ont contribué à ce numéro de la revue *Degrés*, Philippe Lejeune et René Rioul pour l'APA (France), Loretta Veri pour l'Archivio dei diari di Pieve Santo Stefano (Italie), José Ignacio Monteagudo pour la Red de Archivos e Investigadores de la Escritura Popular (RedAIEP, Espagne), François Hoff pour Le Deutsches Tagerbucharchiv (Allemagne), Beatrice Barbalato, Albert Mingelgrün, Rolland Westreich pour l'APA-Bel (Belgique), José Dosogne, Francine Meurice, Louis Vannieuwenborgh ex-membres de l'APA-Bel devenus APA-AML (Belgique). Viennent s'ajouter à ce corpus les écrits espagnols et hispanoaméricains du fonds Textos Exentos, l'Archivio de la Escritura Popular, l'Archivo de las Escrituras Cotidianas et l'IABA, The International Auto/Biography Association (cf. Monica Soeting à Amsterdam).

² Philippe Lejeune, « Le dispositif de l'APA » in *Degrés*, n°136-137, hiver 2008, printemps 2009, p. b1.

³ Marc Quaghebeur (volume établi par), avec Nicole Leclercq, Alice Piemme, Laurence Pieropan, Fabrice van de Kerckhove, *Archives & Musée de la littérature, 50 ans au service des Lettres et du Théâtre*, Bruxelles, éditions AML, 2009.

⁴ *Idem*.

l'autobiographie y voit le jour : les Actualités du Patrimoine Autobiographique des Archives et Musée de la Littérature (APA-AML). La création de ce secteur des AML réservé à l'autobiographie permet de poursuivre le travail d'archivage de documents autobiographiques inédits et d'orienter encore davantage la recherche vers l'analyse de la réception de l'autobiographie.

L'autobiographie des gens ordinaires trouve ainsi en Belgique une conjoncture institutionnelle originale de reconnaissance qui lui donne, par son intégration aux AML, l'opportunité de construire « son discours d'escorte de l'autobiographie belge ». En quittant l'asbl APA-Bel et les membres qui ont désiré continuer à fonctionner de manière indépendante sans rattachement institutionnel aux AML, les anciens membres du groupe de lecture et les nouveaux lecteurs emportent avec eux leurs dépôts de documents autobiographiques pour les donner aux archives des AML, initiant ainsi un fonds distinct de celui de l'APA-Bel.

En Belgique, les Archives et Musée de la Littérature par leur articulation au sein d'un contrat-programme avec la Communauté française et leur présence depuis 50 ans au sein de la Bibliothèque royale de Belgique, procurent au groupe de lecture et de recherche *Actualités du Patrimoine Autobiographique* la reconnaissance au sein d'une structure institutionnelle ainsi que des ouvertures aux fonds autobiographiques déjà engrangés aux AML – journaux, totalement ou partiellement inédits d'écrivains mais aussi de personnes de moindre notoriété, comme le bourgeois de Bruxelles qui tint un journal détaillé durant l'occupation allemande de 1914 à 1918.

La situation belge est donc originale et novatrice, puisqu'elle permet non seulement d'archiver dans une structure de service public des documents autobiographiques inédits qui n'ont pas reçu la reconnaissance de l'institution littéraire mais aussi d'examiner et d'exploiter des documents qui s'y trouvent. La collecte et la préservation des écrits autobiographiques des personnes ordinaires sont assurées. Leur consultation est publique, dans la salle de lecture des AML, aux heures d'ouverture de la Bibliothèque royale de Belgique.

Les documents que les APA-AML recherchent pour leurs archives concernent tous les types d'écrits dans lesquels le moi (l'ego, le sujet, le je) se raconte, s'exprime, s'analyse : les journaux intimes, les carnets de voyages, les carnets de détention pendant la guerre, les autobiographies, les mémoires, les correspondances, les autofictions, les récits de vie, les récits professionnels, les récits thérapeutiques, les journaux d'enfants⁵, etc.

Les échos de lectures et les travaux de recherche concernant la réception de l'autobiographie seront publiés dans la revue, *Actualités du Patrimoine Autobiographique* dont voici le numéro de tête. Elle sera disponible en version électronique et en version papier. Les numéros suivants présenteront un double aspect : la poursuite du catalogue des échos et la présentation d'une thématique autour de la réception de l'autobiographie dans les archives des AML. Nous pouvons déjà vous annoncer un numéro d'*Actualités du Patrimoine Autobiographique* dont le thème sera le recensement dans nos archives des témoignages de résidents au Congo avant l'Indépendance ainsi que la prochaine publication d'un numéro de *Congo-Meuse*⁶ consacré à l'édition de témoignages divers et contrastés. Un appel à textes est donc lancé à cette occasion. Nous recherchons tout document (récit autobiographique, journal de voyage, correspondance, journal intime, carnets, films etc.) qui serait un témoignage des années précédant 1960 dans l'ancien Congo belge.

Francine Meurice et Marc Quaghebeur

⁵ Peut-être pourra-t-on retrouver d'autres journaux d'enfants comme « celui d'Otto et la douzaine d'autres qui ont été retrouvés en Hollande. Il s'agit de journaux qui apparaissent à la fin du XVIII^e siècle. À cette époque l'idéologie rationnelle et optimiste, d'influence maçonnique, prône le journal comme instrument d'éducation ». (Philippe Lejeune, « Le journal, instrument d'éducation » in *La faute à Rousseau*, n° 51, juin 2009, p. 53)

⁶ Cette revue, éditée chez L'Harmattan, a publié en 2010 deux tomes consacrés aux « Années Lovanium » et, en 2008, quatre tomes consacrés à des *Aspects de la culture à l'époque coloniale en Afrique centrale (Formation-Réinvention ; Littérature-Théâtre ; Presse-Archives ; Le Corps-L'Image-L'Espace)*.

2 Introduction

« Ce soir-là dura plus longtemps que les autres. Don Gaetano me passait le relais d'une histoire. C'était un héritage.

Ses récits devenaient mes souvenirs. Je reconnaissais d'où je venais, je n'étais pas le fils d'un immeuble, mais d'une ville. Je n'étais pas un orphelin de père et de mère, mais le membre d'un peuple. Nous nous sommes quittés à minuit. Je me suis levé de ma chaise grandi, sous mes pieds une semelle me donnait de nouveaux centimètres. Il m'avait transmis une appartenance. J'étais un habitant de Naples, par compassion, colère et honte aussi de celui qui est né trop tard. »

Erri de Luca, *Le jour avant le bonheur*.

Voici le premier numéro de la revue, *Actualités du patrimoine autobiographique*, le bulletin de liaison des groupes de lecture et de recherche APA-AML. Il rassemble les échos et les notes de lectures des membres du groupe qui travaillent sur l'autobiographie et sur les fonds de l'autobiographie des Archives et Musée de la Littérature. Il rassemble également un certain nombre d'échos de lecture rédigés par le groupe de lecture des APA-AML portant sur des documents archivés par l'APA-Bel à la bibliothèque médiathèque *Le Phare* et qui peuvent y être consultés. En effet, comme nous n'avons pas la même politique éditoriale que l'APA-Bel, nous reprenons ici les échos qui n'ont pas été publiés par la revue de l'APA-Bel *De temps en temps* sous les différentes raisons qu'ils faisaient « double emploi » avec un écho déjà édité portant sur le même dépôt, qu'ils faisaient intervenir le déposant ou qu'ils s'apparentaient davantage à la critique littéraire. Ce numéro d'*Actualités du patrimoine autobiographique* reflète donc la diversité des

formes que peuvent prendre, et l'écho de lecture, et l'autobiographie. Nos échos de lecture rendent explicite le processus de l'interprétation de la lecture, ce qui n'est habituellement pas le cas dans l'acte de lire. En effet, la lecture relève avant tout d'une relation intime et individuelle avec le texte. Confronter, au sein du groupe de lecture, ces lectures individuelles et les échos multiples du même texte permet de mettre en lumière les inventions des autobiographes comme si, pour eux, s'autoriser un discours singulier (prendre le *je* pour sujet d'écriture) provoquait une exploration de l'écriture elle-même. Ce numéro fait surgir des sous-catégories du genre autobiographique du simple fait de cette confrontation. Ces sous-catégories, loin d'être systématiques et figées, si elles sont le résultat d'un regroupement aléatoire des échos de lecture pour ce numéro, reflètent cependant le contenu de notre fonds.

Les carnets, qui sont nombreux, saisissent l'écriture du moi au tout début, dans son surgissement. Dans les carnets intimes de Marie-Thérèse Dosogne, l'écriture se livre alors, fragile, et comme à cette seule condition de ce geste spontané. Dans les carnets d'écoliers comme celui de Léon Wielemans, elle reste sur le seuil, dans les balbutiements des exercices de rédaction. Dans les carnets de voyage, elle scande l'actualité du moi dans son « ici et maintenant » comme dans le carnet de voyage de Françoise Bellière dans le Tassili ou dans celui du voyage en Italie de Sophie Fraikin, même si le voyage en lui-même dans ce dernier est très peu décrit. Le journal peut se résumer à un trajet de souffrance faisant figure de « journal de douleur » comme chez Jocelyne Paderi.

Parfois le carnet se résume à une seule page de notes, à une seule maxime, condensant tout en un point pour marquer le souvenir comme dans le *mémorial* de Jules Clément Vosch.

Aux antipodes du mémorial, l'écriture du diariste, devenue pratique quotidienne, recouvre de nombreuses années et nous laisse un héritage de plusieurs volumes comme pour les journaux de Maurice de Wée, légués par son fils. Nous avons inventorié ce fonds, dans ce numéro, de même que le fonds Evenepoel. Nous commençons à lire le fonds de Wée pour en

rendre compte ici et le travail se poursuivra dans les numéros suivants.

Un grand nombre de documents situent le temps de l'écriture au-delà du seuil du surgissement. Les scripteurs sont passés par une volonté de travailler l'outil du récit afin de transmettre une histoire de soi bien souvent représentée comme un roman familial (*Tan Nie et les siens* d'Eugénie et Raymond Sténier) ou destinée aux petits enfants (*Bisous pour demain* de Tamara Gramm Tytgat). Parfois, les auteurs de ces récits de vie ont participé à des ateliers d'écriture (Gisèle Bastin, *Mettre un pied devant l'autre*, Danièle Wacquez, *Dialogues avec mes aïeules*, Jocelyne Paderi, *À la douleur du jour*). La réflexion sur l'élaboration de l'écriture autobiographique fait parfois partie intégrante du texte comme dans les versions successives du *Récit de vie* d'Élise Ways.

La référence à des formes littéraires a pour fonction de légitimer le processus, comme dans les *Mémoires* de Vincent Dubois ou dans le roman autobiographique de Christiane Denis, *Tout n'est que fumée* ou de le tenir à distance, comme dans les *Dialogues avec mon âne* d'Arlette Raynaud et Zouzou, ou dans l'autofiction de Simone Bellière, *Femmes sur la plage à marée basse*. Certains témoignages exhibent le cheminement de la transmission des récits familiaux. Ainsi, la dissertation que le jeune Harald Hubin consacre à l'épopée des autos-canon tout en rendant hommage à son aïeul, ajoute aux voix connues – celles de Marcel Thiry et de Julien Lahaut – celle de son arrière-grand-père maternel, Guillaume Stockhem.

Les paroles autobiographiques se lisent comme des discours de résistance dans un contexte où la souffrance sociale ne cesse de s'accroître au moment où les lois de la rentabilité économique remodelent nos métiers et nos compétences professionnelles en niant nos propensions légitimes à exister comme sujets⁷. La date de leur écriture et ce qu'elles nous disent de leur volonté de formuler ce qui n'a pas encore pu s'exprimer dans ce contexte, comme dans *Avatar à Baranda* de José Dosogne, nous font entendre un contre-discours et nous font comprendre que notre réelle dimension

⁷ Cf. Roland Gori, Barbara Cassin, Christian Laval, *L'Appel des appels*, Paris, Mille et une nuits, 2009.

politique ne peut advenir qu'au prix d'une transmission de cet héritage adressé.

Francine Meurice

3 Les fonds

3.1 Le fonds Henri Evenepoel

(Présentation : L. Vannieuwenborgh)

Les textes déposés aux APA-AML sont indépendants les uns des autres. Seuls quelques-uns ont un lien avec un autre dépôt. Nous avons déjà relevé l'importance de ces textes croisés et constaté que les différences de point de vue, en ajoutant une nouvelle voix à une voix jusque-là isolée, multiplient l'intérêt de la lecture.

Que dire alors d'un ensemble de textes concernant un sujet commun ? Si le sujet est une personnalité d'exception, ses propres écrits et ceux des tiers la mettent d'autant mieux en relief que les angles d'approche sont différents. La collection de textes est devenue un fonds.

C'est ce qui s'est produit avec les dépôts gravitant autour du peintre Henri Evenepoel. Les notes ci-dessous proposent une vue générale à laquelle les lecteurs pourront se référer.

Henri Evenepoel est né en 1872. Fils d'un haut fonctionnaire du ministère des Finances, il se porte très tôt vers une carrière plus aléatoire, celle d'artiste-peintre. Inquiet quant à l'avenir d'Henri, son père, Edmond Evenepoel, le dirige vers des études de peintre-décorateur d'un rapport moins incertain. Henri Evenepoel s'inscrit à l'Académie de Bruxelles, dans l'atelier d'Ernest Blanc-Garin. Parvenu à sa majorité, grâce à l'héritage laissé par sa mère, il se rend à l'École des Beaux-Arts, à Paris où il est accepté dans l'atelier de Victor Galland, peintre décorateur et ornemaniste. Comme son maître meurt peu après, Henri Evenepoel, délaissant la décoration, entre dans l'atelier de Gustave Moreau. Sa situation se complique d'une liaison avec sa cousine Louise, mariée et mère de deux filles. Un fils, Charles, naît de cette union et une procédure en divorce est entamée par sa cousine. Entre-temps, Henri Evenepoel travaille

continûment dans l'atmosphère stimulante de l'enseignement de Gustave Moreau. Il produit des œuvres maintenant reconnues, dont la célèbre *Henriette au Grand Chapeau* (l'une des filles de Louise) et acquises depuis par les grands musées. Poussé par son père désireux de l'éloigner de sa cousine, et contraint également par sa mauvaise santé, il part en Algérie. Son père et sa tante Sophie Fraikin, demi-sœur de sa mère, l'accompagnent. Plusieurs toiles inspirées par ce voyage seront acquises par les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique. En 1899, le pécule laissé par sa mère dépensé, il s'apprête à revenir à Bruxelles mais une fièvre typhoïde l'emporte le 27 décembre 1899, à l'âge de 27 ans. Après sa mort, les œuvres qu'il a laissées lui valent la notoriété posthume.

Les textes du Fonds Evenepoel ont tous été déposés par M. Jacques Bellière dont l'arrière-arrière-grand-mère, Sophie Van Gelder, était la grand-mère d'Henri Evenepoel et la mère de Sophie Fraikin.

EVENEPOEL, Henri, *Lettres à son père*, transcription manuscrite non datée par Edmond Evenepoel, 144 feuillets, précédée de *L'entrée dans la vie d'un second fils*, 8 ff. ms., s.d., par Edmond Evenepoel. Dossier APA-AML : MLPA 00159.

Henri Evenepoel, durant les sept années qu'il passa à Paris, écrivit plusieurs centaines de lettres à son père. Celui-ci fut frappé par la qualité et l'intérêt de ces pages se rapportant aussi bien aux projets artistiques de son fils qu'à des choses vues dans l'atelier de peinture ou à des scènes de rue. Les nombreux passages consacrés à Gustave Moreau se lisent comme un reportage sur un maître sympathique. Les lettres d'Henri constituent d'ailleurs une des sources principales pour connaître la vie de l'atelier de Gustave Moreau. À son père, se disant étonné de l'intérêt du courrier qu'il recevait, Henri Evenepoel répond : « Je ne pense nullement à faire éditer ma correspondance, mais te faire partager mes impressions est l'unique but de mes lettres un peu longues que j'écris par là-même avec un plaisir sans égal ». Les lettres envoyées de Paris avaient donc déjà frappé Edmond Evenepoel du vivant de son fils. Elles sont attachantes et vivantes : il est impossible

d'en lire quelques-unes sans vouloir poursuivre sa lecture. Sa description, par exemple, des églises de Paris envahies en hiver par les pauvres venus s'y réchauffer est hallucinante de réalisme. Après la mort de son fils, Edmond Evenepoel fait paraître un choix de lettres dans des revues et, sans doute, voyant l'accueil rencontré, il se proposa d'en éditer un certain nombre. Telle est l'origine de la transcription manuscrite d'une sélection de lettres déposée ici. La transcription ne se poursuit cependant pas au-delà de la fin de l'année 1896. Manquent donc trois années de correspondance. On ne possède aucune explication au sujet de cette interruption. Ajoutons qu'Edmond Evenepoel n'a pas donné suite à son projet de publication. Sa mort, en 1931, l'en a-t-elle empêché, on ne sait.

La transcription est précédée d'un brouillon de huit pages titré « L'entrée dans la vie d'un second fils ». Ces notes sont révélatrices de sa position ambivalente vis-à-vis de la carrière artistique embrassée par Henri. Il doute de son talent et les fluctuations des relations entre père et fils constituent l'un des intérêts de la correspondance.

Deux revues ont publié des extraits de la correspondance. Citons-les pour mémoire.

EVENEPOEL, Henri, *Gustave Moreau et ses élèves, lettres d'Henri Evenepoel à son père*, présentées par Edouard Michel, extrait du *Mercure de France*, I/XV-I-1923, 32 pp.

EVENEPOEL, Henri, *Lettres à son père*, extrait de la revue *Le Flambeau*, Bruxelles, René Van Sulper, 1926, 35 pp.

MICHEL, Edouard, *Henri Evenepoel, 1872-1899*, extrait de la revue *Le Flambeau*, Bruxelles, René Van Sulper, s.d., 24 pp.

À l'occasion du centenaire de la naissance de l'artiste paraît l'ouvrage suivant.

EVENEPOEL, Henri, *Henri Evenepoel à Paris, Lettres choisies, 1892-1899*, éditées avec une introduction et des notes par Francis E. Hyslop, La Renaissance du Livre, 1971, 211 pp. Dossier APA-AML 00159.

Si l'existence de la correspondance d'Henri Evenepoel fut révélée au public dans les années 1920 grâce aux extraits publiés par les revues du *Mercure de France* et du *Flambeau*, l'abandon de l'intention de publier par son père laissait

inachevé un projet que durent regretter tous ceux qui en avaient eu connaissance. Cette lacune fut réparée par un choix de lettres transcrites par Francis E. Hyslop. Il y ajouta quelques-unes qui sont adressées par Henri à son ami, Charles Didisheim. À ce dernier, Henri parle à cœur ouvert du conflit qui l'oppose à son père. La relation père-fils reçoit ainsi un éclairage plus cru en ce qu'il n'est pas modéré par le respect filial.

La lecture alternée, en suivant l'ordre chronologique, du manuscrit et de l'édition, permet de compléter les manques de l'un par les citations de l'autre. Vingt-trois lettres présentes dans le manuscrit du père complètent ainsi l'édition Hyslop.

Bien que ce volume des lettres choisies ne constitue pas un document inédit, il a semblé utile de le joindre, à titre d'annexe, au Fonds Evenepoel.

Signalons qu'à l'occasion de la grande exposition consacrée à Henri Evenepoel organisée en 1994 par les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique, le texte intégral de sa correspondance, établi et commenté par Danielle Derrey-Capon, a paru aux éditions des musées précités, en même temps qu'un album du Crédit Communal, abondamment illustré.

EVENEPOEL, Henri, *Photos de Paris et d'Algérie*, 9 photos. Dossier APA-AML : MLPA 00160.

Quelques copies de photos, extraites de l'album familial de Jacques Bellière, prises par Henri Evenepoel, nous font voir son atelier, lui-même et quelques membres de sa famille. Elles montrent à quel point il parvenait à rendre dans ses photographies son style pictural.

DEVIS, Sophie, ép. FRAIKIN, *Agenda-carnet, 1878*, 365 pp., 8 x 5 cm. Dossier APA-AML : MLPA 00129.

Sophie Devis (1838-1919) était la tante d'Henri Evenepoel. Attirée par le monde artistique, elle voulut épouser un artiste. Elle y réussit. L'élus, Charles Fraikin, né en 1817, auteur du groupe des Comtes d'Egmont et de Hornes érigé au square du Petit Sablon à Bruxelles, s'il était sans conteste un immense sculpteur, possédait une mentalité bourgeoise. Son avarice s'opposa aux aspirations de Sophie : vivre dans

un milieu artistique varié et brillant. Leur mariage fut désastreux, au point que Sophie, bravant les interdits sociaux de l'époque, entama une procédure en divorce. Le décès de son mari intervint avant la conclusion de son action. Quatre enfants, trois filles et un fils, naquirent de cette union.

Sophie Devis, très attachée à sa famille, trouva certainement une compensation en son neveu Henri, artiste au caractère sociable et joyeux. Ces sentiments se retrouvent dans le minuscule agenda dont elle ne sut d'abord que faire et qui se transforma progressivement en carnet de voyage. Henri y apparaît au moment de leur périple en Algérie. Après la mort de son neveu, on y trouve des cris déchirants, adressés à sa mémoire.

Notons que l'original même de son agenda a été déposé aux APA-AML par son arrière-petit-fils Jacques Bellière. Comme la plupart des dépôts nous sont confiés sous la forme de photocopies, nous apprécions d'autant plus le don du précieux carnet.

DEVIS, Sophie, ép. FRAIKIN, *Carnet de voyage, Italie 1902*, 48 pp., 7,5 x 12 cm. Dossier APA-AML : MLPA 00142.

Il s'agit d'un carnet à peine plus grand que l'agenda décrit ci-dessus. Il contient uniquement la relation, surtout factuelle, du voyage qu'elle fit en compagnie du père de son neveu, Edmond Evenepoel.

DEVIS, Sophie, ép. FRAIKIN, *Testament philosophique*, ms., s.d., 4 pp + annexes. Dossier APA-AML : MLPA 00162.

DEVIS, Sophie, ép. FRAIKIN, *Lettre à son petit-fils Albert*, 14 juillet 1905, 4 pp. Dossier APA-AML : MLPA 00162.

FRAIKIN, Marie, veuve VERHAEREN (grand-mère du déposant Jacques Bellière), *Testament*, ms., 1981, 2 pp. Dossier APA-AML : MLPA 00162.

MARCHAL, Edmond, *Notice sur Charles-Auguste Fraikin, membre de la classe des Beaux-Arts*, Hayez, 1900, 43 pp. Dossier APA-AML : MLPA 00162.

Le dossier MLPA 00162 comporte quelques photocopies de lettres de la famille plus éloignée. Outre ces documents, le testament philosophique de Sophie Devis témoigne de la

fermeté de sa pensée à la fin de sa vie. Elle fait retour sur elle-même et évoque sa famille.

Une notice sur le sculpteur Charles Fraikin par Edmond Marchal, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Belgique, a été annexée au dossier. Elle éclaire la carrière artistique d'un sculpteur statuaire supérieurement doué qui, pour accéder à la pratique de son art, connut des débuts extrêmement difficiles. À l'âge de 40 ans, artiste reconnu, et favorisé par de nombreuses commandes officielles et privées, il épousa Sophie Devis, âgée de dix-neuf ans. Quelques photos du buste en marbre de Sophie Devis, exécuté par son mari vraisemblablement à l'époque de leur mariage, ont été ajoutées au dossier.

UBAGHS, André, *Généalogie commentée des familles Verhaeren-Fraikin-Devis-Evenepoel*, 1988, 184 pp. Dossier APA-AML 00161.

André Ubaghs (1917-2002), cousin de Jacques Bellière, eut tôt le goût des repas prolongés et des conversations de table où étaient évoqués anecdotes et souvenirs familiaux. Approchant la soixantaine, il écrivit, à destination de ses enfants, une généalogie commentée et illustrée dans laquelle, outre l'aspect purement généalogique, il consigna, pour chacun de ses ascendants, ce que la tradition orale lui avait permis d'en savoir. Devant le tiède accueil de ses enfants, André Ubaghs offrit une copie à son cousin Jacques Bellière, davantage réceptif à l'évocation de l'histoire de leurs communes familles.

Ainsi, grâce à cet album structuré par la généalogie, et déposé aux APA-AML par Jacques Bellière, nous avons à notre tour accès à la mémoire familiale au sujet de personnages devenus familiers grâce au Fonds Evenepoel : Henri, le peintre, Louise, que la mort l'empêcha d'épouser, son fils Charles, Henriette (au grand chapeau), son père Edmond, sa tante Sophie et le sculpteur Fraikin.

3.2 Le fonds de Wée

3.2.1 Inventaire du fonds par Louis Vannieuwenborgh.

INVENTAIRE Fonds Maurice de Wée (1891 - 1961) (APA-AML cote : MLPA 00148).

Manuscrits

Journal, 19 avril 1924-10 septembre 1924, départ de Bruxelles et arrivée en Égypte, 77 pp. + 1 p. du 28 février 1931 + 2 pp. non datées. Dossier 148/1-1.
Arrivée en Égypte 1924 - fin 1924 - 1^{er} jet du Journal, 57 pp. Dossier 148/1-2.
Mansourah 1924-1929, 29 pp. Dossier 148/1-3.
Journal 1924 (mai-juin), 52 pp. Dossier 148/1-4.
1924, arrivée en Égypte ; service d'été 1924, 1^{er} trimestre 1924-1925, 57 pp. Dossier 148/1-5.
Noël 1924, voyage Haute Égypte en bateau, 18 pp. Dossier 148/1-6.
20 mai 1924, réflexions sur 5 ans de paix, notes sur l'Égypte, les intérêts belges, les Belges en Égypte, 22 pp. Dossier 148/1-7.
1925, janvier-juin, 14 pp. Dossier 148/2-1.
1925, Voyage Le Caire-Bruxelles via Palestine, Syrie, Méditerranée orientale, 43 pp. Dossier 148/2-2.
1925, octobre, Bruxelles-Égypte par côte dalmate, 14 pp. Dossier 148/2-3.
Année judiciaire 1925-1926, Mansourah, 19 pp. Dossier 148/2-4.
1926, a) Vacances ; voyages : Égypte-Bruxelles, Bruxelles-Égypte par Côte d'Azur ; b) Fin à Mansourah - Présidence, 19 pp. Dossier 148/2-5.
Journal 1927 - 1930, 198 pp. Dossier 148/2-6.
1927, 23 pp. Dossier 148/2-7.
Journal 1928 bis, 19 pp. Dossier 148/2-8.
Journal 1929 bis, 29 pp. Dossier 148/3-1.
Journal suite, 1929 - 1930, 42 pp. Dossier 148/3-2.
Vacances 1929, 5 pp. Dossier 148/3-3.
1929, croisière Norvège-Écosse, 5 pp. Dossier 148/3-4.
Journal 1930 bis, 20 pp. Dossier 148/3-5.
Journal 1930 -1939 bis, 68 pp. Dossier 148/3-6.
Vacances 1930, 16 pp. Dossier 148/3-7.
Journal 1931, 54 pp. Dossier 148/3-8.
Journal 1931 -1932 bis, 54 pp. Dossier 148/3-9.
Journal 1932, 52 pp. Dossier 148/3-10.
Journal 1933, 50 pp. Dossier 148/3-11.
Journal 1934, 50 pp. Dossier 148/3-12.
Journal 1934 - 1935 bis, 102 pp. Dossier 148/3-13.
Journal 1935 bis, 34 pp. Dossier 148/4-1.
Journal 1935, Le Caire - Bruxelles par Roumanie et Europe centrale, 26 pp. Dossier 148/4-2.
Journal 1936, 24 pp. Dossier 148/4-3.
Journal 1937, 22 pp. Dossier 148/4-4.
Journal 1938, 24 pp. Dossier 148/4-5.
Journal 1938 bis, 15 pp. Dossier 148/4-6.
Journal 1939 bis, 28 pp. Dossier 148/4-7.

Journal 1939 bis, 50 pp. Dossier 148/4-8.
Farde Journal 1939 bis, 45 pp. Dossier 148/4-9.
Journal 1940 bis, 92 pp. Dossier 148/5-1.
Journal 1940-1941, 130 pp. Dossier 148/5-2.
Journal 1940 - 1941 bis, 35 pp. Dossier 148/5-3.
Journal 1941 bis, 124 pp. Dossier 148/5-4.
Journal 1942, 80 pp. Dossier 148/5-5.
Journal 1942 bis, 126 pp. Dossier 148/5-6.
Journal 1943, 114 pp. Dossier 148/6-1.
Journal 1944, voyage au Congo belge, 144 pp. Dossier 148/6-2.
Journal 1945, 138 pp. Dossier 148/6-3.
Journal 1946, 144 pp. Dossier 148/7-1.
Journal 1947, 142 pp. Dossier 148/7-2.
Journal 1948, 118 pp. Dossier 148/7-3.
Journal 1949, 98 pp. Dossier 148/7-4.
Journal 1950, 74 pp. Dossier 148/8-1.
Journal 1951, 52 pp. Dossier 148/8-2.
Journal 1952, 46 pp. Dossier 148/8-3.
Journal 1953, 46 pp. Dossier 148/8-4.
Journal 1954, 50 pp. Dossier 148/8-5.
Journal 1955, 60 pp. Dossier 148/8-6.
Journal 1956, 40 pp. Dossier 148/8-7.
Journal 1957, 32 pp. Dossier 148/8-8.
Journal 1958, 40 pp. Dossier 148/8-9.
Journal 1959, 20 pp. Dossier 148/8-10.

Notes complémentaires au Journal

Carrière, 51 pp. Dossier 148/9-1.
Traversées et vacances, pp. 10. Dossier 148/9-2.
Impression d'une année de vie égyptienne, ms. 19 pp. et transcription en traitement de texte, 4 pp. Dossier 148/9-3.
Projets : activités en Égypte, 10 pp. Dossier 148/9-4.
Notes pour le Journal, 13 pp. Dossier 148/9-5.
Politique égyptienne et différents sujets, 14 pp. Dossier 148/9-6.

Dactylographies, photographies, imprimés Carrière

Curriculum vitae, 1913-1946, 5 pp. – Fiche individuelle, 2 pp. – Liste d'associations et d'écoles fréquentées, 2 pp. – Liste des publications et des manuscrits non publiés, 2 pp. Dossier 148/10-1.
Huit documents concernant sa carrière, décorations. Dossier 148/10-2.
Certificats, copies de diplômes, 6 pièces. Dossier 148/10-3.
Remerciements du Secrétariat du Roi Léopold III, 3 lettres. Dossier 148/10-4.
Mondanités, 2 pièces. Dossier 148/10-5.

Souvenirs d'enfance et de jeunesse

1. Texte du 25 juillet 1908, 10 pp. Dossier 148/11-1.
2. Premier jet ? 6 pp. Dossier 148/11-2.

3. Journal Premières années (écrit en captivité ?), 9 pp. Format A4 (dactylographié par le fils ?) et cahier noir ms. : Historique Premières années, 22 pp. Dossier 148/11-3. Une promenade à Bruxelles le 20 août 1915 (occupation allemande), dact. 8 pp. Dossier 148/11-4. Attestation humoristique délivrée le 31 octobre 1916 par un compagnon prisonnier de guerre au camp de Güterslohi, ms., un feuillet. Dossier 148/11-5.

Journal

Premier état : Fragments de Journal I, II, 24 et 7 pp. ainsi que de nombreux manuscrits intercalaires. Dossier 148/12-1.

Second état : Journal avril 1924-fin 1939, à partir du manuscrit, 380 pp., y compris les notes manuscrites intercalaires. Dactylographie sur papier pelure, format papier ministre. Dossier 148/12bis-1.

Correspondance

Lettres à ses parents, copie dactylographique sur papier pelure, 26 mai 1924-janvier 1927, 88 pp. Dossier 148/13-1.

Lettre à Mlle X, du 2 décembre 1933, 3 pp. dact., 7 pp. ms. Dossier 148/13-2.

Voyage au Congo

Voyage au Congo belge, 29 mai-15 août 1944, copie dactylographique sur papier pelure, 48 pp. Dossier 148/14.

Études et conférences.

Le régime juridictionnel des forces armées en Égypte, s.d. (après la Seconde Guerre mondiale), 39 pp.

Les Coptes d'Égypte, s.d., 19 pp. + un entrefilet du Soir du 19 septembre 1931, « Le Calendrier Copte ».

Sur la prostitution, avis rendu au Président du Tribunal le 8 juillet 1932, quelques pp.

Sur les tribunaux internationaux, historique, sans titre, s.d., 6 pp.

Copie dactylographiée du Journal des Tribunaux mixtes, 9-10 décembre 1935, reproduisant le compte rendu de la conférence de M. de Wée sur le projet de création de Tribunaux Mixtes en Europe, 2 pp.

Texte d'une conférence donnée au Rotary Club sur les nouveaux Codes, s.d., 5 pp.

Hommage posthume à un collègue, Léon Bassard, 1945, 3 pp.

Conférence ? sur le tribunal arbitral mixte, sans titre, s.d., 11 pp.

Communication au Congrès de ?, sur le projet de création de Tribunaux arbitraux après la guerre, sans titre, s.d., 10 pp.

Les anormaux en justice, communication faite le 14 mai 1949 à l'Institut d'Égypte, 5 pp.

L'horizon diplomatique, 5 pp., incomplet ? (Stigmatise la politique anti italienne avant guerre).

Sans titre, sans date « C'est une question de savoir si, en 1918, l'armistice n'est pas intervenu trop tôt », 5 pp. Les

études et conférences sont réunies dans le dossier 148/15-1.

Liste d'ouvrages et d'articles lus, 14 pp. Dossier 148/15-2.

Photographies et coupures de presse

Portrait en costume de magistrat.

Portrait de son épouse.

Portrait de groupe (militaires) avec son frère.

Portrait de groupe avec ses collègues.

Carte postale : le tribunal mixte au Caire.

Album Tribunal Mixte de 1^{ère} Instance, Le Caire – 1928.

Cinq coupures de presse (hommages, notice nécrologique).

Images, Le Caire, 20 avril 1935, « Un tour en U.R.S.S. », article de George Dumanî à propos de la brochure de M. de Wée consacrée à son voyage en Russie.

Les photographies et les articles sont classés dans les dossiers 148/16-1 et 2.

Publications personnelles

Les publications personnelles sont classées dans la valise du déposant.

« Feuillet sportif », Feuilles intimes de janvier, février et mars 1909.

La Loi belge sur les Séquestres, (avec Léon Raquez et Albert Houtart), Larcier, 1919, 108 pp.

L'Office de Vérification et de Compensation et le Tribunal Arbitral Mixte, (avec Léon Raquez et Albert Houtart), Larcier, 1920, 92 pp.

Le Séquestre et la liquidation des Biens allemands en Belgique, (loi du 17 novembre 1921), (et Albert Houtart), Larcier, 1922, 103 pp.

La compétence des Juridictions mixtes d'Égypte, Librairie des Sciences juridiques Albert Vandeveld, 1926, 276 pp.

La Nationalité Égyptienne, commentaire de la loi du 26 mai 1926, Alexandrie, Whitehead Morris Limited, 1926, 40 pp.

« Le billet à ordre en droit égyptien », tiré à part de la Gazette des Tribunaux d'Égypte, fascicule de mars, avril et mai 1932, 51 pp.

« Projet de création de Tribunaux Mixtes en Europe », tiré à part de L'Égypte contemporaine, Revue de la Société Royale d'économie politique, de statistique et de législation, 1936, t. XXVII, 14 pp.

« Sur les Tribunaux arbitraux Mixtes et le règlement international des litiges de droit privé », tiré à part du Bulletin de l'Institut d'Égypte, t. XXIV, session 1941-1942, pp. 133-144.

« La philatélie au Congo belge », L'Orient philatélique, Le Caire, juillet 1945, pp. 321-322.

« Droit coutumier et tribunaux indigènes au Congo belge, tiré à part du Bulletin Institut d'Égypte, t. XXX ; session 1947-1948 et 1^{ère} épreuve en placards, pp. 149-162.

« Une nouvelle loi égyptienne sur les Sociétés anonymes », Société Belge d'Études & d'Expansion, novembre-décembre 1947, pp. 628-632.

« L'organisation de la justice répressive aux Tribunaux Mixtes d'Égypte », Revue de droit pénal et de criminologie, février 1948, pp. 417-421.

« Le régime juridictionnel des forces armées étrangères en Égypte », Revue de droit pénal et de criminologie, décembre 1949, pp. 288-305.

Journaux, magazines, publications commémoratives

Les journaux et autres périodiques sont classés dans la valise du déposant.

Numéros spéciaux de journaux, hebdomadaires, etc. parus à l'occasion d'événements nationaux (Ommegang, mariage, mort du Roi, visite royale au Caire, mise hors cause du Roi Léopold III dans *Life*, etc.) ou mondiaux (Expositions universelles, fin des première et seconde Guerres Mondiales), ouvrages reçus.

Documents de famille et hors autobiographie

Déclaration de la succession de Mlle Laure Victorine Ghislaine Carlier, 1885-1953. Dossier 148/17-1.

Diplôme de droit notarial délivré à Charles de Wée le 28 août 1873. Dossier 148/17-1.

Arrêté royal du 15 août 1890 nommant Charles François De Wée notaire. Dossier 148/17-1.

Documentation juridique personnelle, références, doctrine. Dossier 148/17-2.

Composition du Premier Institut d'Égypte, 2 pp. Dossier 148/17-3.

La séance secrète de Limoges – 31 mai 1940. Extraits de discours (Pierlot, Spaak, Denis, Van Cauwelaert, etc.) 9 pp. Dossier 148/17-4.

3.2.2 Maurice de Wée, Notes complémentaires au journal, MLPA 00148/9. (Écho de lecture : Simone Bellière).

Ce dossier, « Notes complémentaires au journal » répertorié sous le n° 148/9, comporte six parties axées sur différents thèmes : impressions d'une année égyptienne, carrière, notes pour le Journal, Voyages et Traversées, projets et activité en Égypte, politique égyptienne et différents sujets.

Chacun de ces *carnets*, manuscrits sur cahier d'écolier, comporte des réflexions, des impressions fugitives, des descriptions minutieuses. Des mots, des phrases entières sont raturés, les feuillets parfois paginés, parfois datés, sont simplement assemblés sans continuité évidente. Jetées sur le papier, ces notes sont promises à la rédaction ultérieure de textes aboutis, elles ne nous sont pas destinées.

Elles constituent la réserve d'émotions et de moments à l'usage du seul auteur qui fera le tri entre l'inutile et l'essentiel ; entre ce qu'il désire dire, expliquer et ce qu'il préfère occulter. Il peut choisir les messages qu'il désire léguer à la postérité, il peut embellir son passé, justifier ses actes, se créer des circonstances valorisantes.

Ces notes figent des souvenirs. L'auteur les dépose dans sa mémoire. Il pourra les ressusciter plus tard, s'il le souhaite, car au moment même où il jette ses réflexions sur le papier, ou lorsqu'il rature des morceaux de phrases ou des paragraphes, il en ignore l'intérêt ; il ne peut, ni en mesurer la valeur historique, ni la portée, ni l'influence. Alors, il thésaurise.

La lecture exhaustive des écrits de Maurice de Wée devrait permettre de confronter les notes aux textes aboutis. Les manuscrits répertoriés dans le Dossier 148/9 ne sont que des schémas préliminaires que nous tentons de débroussailler. Il serait intéressant d'analyser la différence entre les carnets intimes, notes, lettres etc., qui représentent l'*instantané* de l'écriture, et l'autobiographie, synthèse réfléchie et contrôlée, écrite par l'auteur dans une perspective de communication.

Impression d'une année de vie égyptienne

(19 feuillets retranscrits par X. en 5 pages imprimées)

Le premier feuillet confirme l'aspect de *mise en mémoire*. Maurice de Wée écrit : « Je vais essayer de me rappeler en même temps que de fixer mes impressions après avoir vu ».

Dans ses notes, il tente d'enregistrer sur la pellicule de sa mémoire, l'Égypte, telle qu'il l'a découverte. La citation qui suit est significative de l'ignorance de nombreux européens qui s'y rendent pour la première fois : « dès le bateau, j'eus un premier contact avec l'Égypte (...) je m'attendais au Tarbouche mais qu'étaient ces gens en turban, en robes de toutes les couleurs, on les appelait *arabes*. Les arabes et les égyptiens, n'était-ce pas la même chose ? Tout cela me troubla vivement ».

L'intérêt de Maurice de Wée pour ce pays multiculturel s'est éveillé dès le premier contact et s'est confirmé tout au long de son affectation aux Tribunaux Mixtes. Les notes décrivent ses découvertes : il apprend que les détails des vêtements des femmes reflètent leur situation sociale, il s'intéresse aux coutumes locales, à l'appartenance de certains groupes ethniques, à telle ou telle religion. Il décrit ses impressions avec intelligence, objectivité et une lucidité remarquable. C'est en sociologue qu'il appréhende l'espace, anticipant ce que Bourdieu appelle l'*habitus*.

Carrière

(51 feuillets manuscrits sur cahier d'écolier – période 1925-1938)

Ces notes précisent ou préfigurent les deux textes déjà écotés⁸. Des informations similaires se recoupent ou sont détaillées. Les mêmes anecdotes se répètent, elles concernent le plus souvent les fonctions des Juges des Tribunaux Mixtes appelés sur le terrain.

Les grands événements qui marquent la vie de l'auteur, au Caire, sont répertoriés année par année.

Des annotations brèves sont entrecoupées de réflexions, souvent critiques, sur le système judiciaire. La mort de son père est commentée : « Mon cher Papa vient de mourir des suites d'une intervention chirurgicale. Je ne suis pas là pour lui fermer les yeux, je ne suis pas là pour consoler maman et mes frère et sœur, – ni pour jouer le rôle de chef de famille ».

C'est la seule fois, où M de Wée fait état de ses sentiments Il est en général très discret au sujet de sa vie privée.

En 1927, il reçoit le décret qui le transfère au Caire. Il écrit : « il y a deux ans, j'aurais considéré ce jour comme le plus beau de ma vie, mais je ne suis plus dans le même état d'esprit ». Ainsi avait-il quitté Mansourah avec regret mais

sa promotion au Caire répondait à ses ambitions professionnelles. Chaque promotion au sein de la hiérarchie est consignée avec rigueur, de même que tous les événements relatifs à la vie interne et aux problèmes relationnels du Tribunal.

La vie mondaine au Caire, quotidienne et obligée, lui plaît : fêtes, soirées, restaurants de grande classe, sport (escrime et tennis) courses (de lévriers), jeux divers tels que bridge, poker, chemin de fer, visites touristiques et culturelles meublent son temps libre. Maurice de Wée rencontre de nombreuses personnalités, hauts fonctionnaires, ambassadeurs, et autres représentants de l'élite internationale. À l'occasion de fêtes fastueuses, il rencontre le Roi Farouk qui le reçoit ensuite plusieurs fois.

Les naissances de son fils Jean-Albert (en 1928) et de sa fille Elisabeth, (en 1930) ne sont citées que pour mémoire. Le lecteur ignore d'ailleurs si la famille de M. de Wée vit à Bruxelles ou au Caire.

Nous apprenons cependant qu'il vit dans « une jolie villa prolongée d'une belle terrasse où il aime passer ses heures de flemme et d'où il voit passer de longues théories de chameaux (...) terrasse entourée de flamboyants, rouge vif en été, bleu tendre ou jaune d'or au printemps ». Un nouvel aspect de l'auteur, peintre et coloriste s'esquisse.

Malgré ses multiples activités professionnelles, voyages et loisirs, la situation internationale l'interpelle. La citation ci-dessous (1938) témoigne de sa lucidité : « Tandis que nous bambochons... et nous travaillons, des événements graves se passent en Europe centrale. Sans demander l'autorisation à personne, Hitler a réalisé l'Anschluss en une nuit mettant l'Europe devant un fait accompli. Nous payons de la sorte les sanctions de la politique de Genève. « Plutôt l'Anschluss que les Habsbourg. » Encouragé par ce premier succès, Hitler ne s'arrêtera sans doute pas... Il semble que nous allons droit vers la guerre », écrit-il, pessimiste.

Notes pour le journal

(8 feuillets manuscrits : ni datés, ni paginés)

⁸« Souvenirs d'enfance – Journal 1924-1939 », écho de Jean Nicaise, in *De temps en temps*, n° 7, 2009.

Le train local qui amène Maurice de Wée à Mansourah l'introduit dans un autre monde, une autre culture ; il réalise qu'il est l'Étranger : « pour la première fois, je m'aperçois que je suis seul dans un monde inconnu où je ne sais pas même me faire comprendre ».

Dans son compartiment, des voyageurs vêtus d'une longue robe bleue en tissus soyeux et de coiffes étranges attestent qu'il ne s'agit ni de folklore, ni d'exotisme mais qu'ils impliquent d'autres usages ou d'autres règles.

Maurice de Wée évoquera souvent ce voyage qui l'amena à son poste à Mansourah.

La région abonde d'images nouvelles dont il s'imprègne : « sur la route poussiéreuse, gens et bêtes revenant du travail regagnaient leurs misérables maisons de boue ; les hommes vêtus de longues robes en coton bleu ou gris, marchaient silencieusement tandis que les femmes jacassaient entre elles tout en faisant un prodige d'équilibre pour maintenir sur leur tête des jarres d'eau. Leurs longues robes noires traînaient lamentablement dans la poussière ».

Ces feuillets expriment son intérêt pour la vie locale. Son ravissement devant l'élégance des chameaux sur fond de désert, ou sur la voilure des bateaux qui parcourent le Nil et les canaux, est intarissable. Cet enthousiasme se retrouve dans les *Lettres à mes parents*⁹ et dans les feuillets assemblés sous le titre *Carrière*. La joie de sa promotion au Caire y apparaît, tempérée par la nostalgie et le regret de quitter la petite ville de Mansourah.

Ces quelques paragraphes qui traduisent l'exaltation dithyrambique de l'étranger qui découvre l'apparente sérénité de la vie rurale se perdent ensuite dans des considérations pessimistes quant à l'évolution des Tribunaux Mixtes où naissent et se développent des conflits relatifs à l'usage des langues. Si, à l'origine, l'anglais, l'italien et le français étaient considérés comme langues judiciaires, les avocats eurent de plus en plus fréquemment recours à l'arabe, pour des raisons de bonne compréhension entre les Parties. Maurice de

Wée, déplore le chaos que soulèvent les nouvelles directives dans l'emploi des langues.

Simultanément la situation politique internationale laisse préfigurer le pire. L'auteur évoque longuement les conséquences géopolitiques du Traité de Versailles qu'il critique sévèrement. « Qu'advient-il lorsque la période d'occupation prendra fin ? », se demande-t-il.

Maurice de Wée tient-il le même langage dans son *Journal* et dans ses autres ouvrages édités ? Les critiques sont-elles aussi sévères et lucides ? À partir de 1930, – Hitler devient Chancelier du Reich – les réflexions relatives à la politique internationale se poursuivent jusqu'en 1938. Elles mettent en cause le laxisme et le laisser faire des responsables politiques.

Les futurs lecteurs des *Journaux* répondront peut-être à cette question.¹⁰

Politique égyptienne et différents sujets

(14 feuillets manuscrits, paginés de 1 à 8).

« Été 1924 – Le Parlement égyptien tient des séances parfois tumultueuses. Pour les suivre avec quelque intérêt je me suis mis à étudier la politique égyptienne ».

Dès son arrivée à Mansourah, Maurice de Wée s'informe du système politique du pays. Il découvre très vite que si officiellement l'Égypte est une monarchie constitutionnelle indépendante depuis 1923, elle est en fait sous la dépendance totale de l'Angleterre. À partir de là, l'auteur remonte dans le temps jusqu'à 1840, lorsque l'Égypte faisait partie de l'Empire ottoman. À partir de 1925, il assiste à l'évolution mouvementée de la politique égyptienne qui devait amener progressivement le pays à la dictature. Il commente cette période trouble au cours de quelques pages très denses. Ses dernières notes s'arrêtent en 1931 : « l'Égypte a été dotée d'un nouveau dictateur en la personne de X., Pacha, qui au lieu de respecter la constitution, la modifie à son profit en se basant

⁹ « Lettres à mes parents », écho de Simone Bellière cf. 3.2.3.

¹⁰ Petite intervention de l'échotier!

sur un Parlement à sa dévotion, issu d'élections truquées ».

Traversées et Vacances

10 pages manuscrites – références par année

De 1924 à 1939 Maurice de Wée note, année par année, les pays et les villes visités. Souvent, un commentaire de référence accompagne les courtes descriptions.

Projet : « Activités en Égypte »

8 feuillets manuscrits

Il s'agit d'une nomenclature, sans commentaires des différentes activités de Maurice de Wée au cours de sa fonction aux Tribunaux Mixtes.

3.2.3 Maurice de Wée, *Lettres à mes parents – 26 mai 1924 au 30 janvier 1927*, janvier 1927, 88 pages, MLPA 00148/13-1. (Écho de lecture : Simone Bellière)

Le dossier *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* permet de situer le parcours du narrateur, de sa naissance à ses derniers écrits¹¹. « Maurice de Wée est né à Bruxelles en 1891, dans une famille provinciale, son père est médecin, natif de Lennik, sa mère est d'Enghien. (...) En 1924, commence l'important journal. Maurice de Wée, docteur en Droit, est devenu magistrat. Il postule et obtient un poste en Égypte dans les Juridictions mixtes. Ce pays est un protectorat britannique et ses juridictions sont composées de juristes de toutes les nations européennes et de notables égyptiens ».

Les *Lettres à mes parents* concernent son affectation en Égypte, de 1924 à 1927

Entre le 26 mai 1924 et janvier 1927, Maurice de Wée a adressé 49 lettres à ses parents qui résident à Bruxelles. Ces lettres, retranscrites,

dactylographiées, sur papier pelure, concernent son affectation au Tribunal Mixte de Mansourah, en Égypte.

Les premières lettres évoquent le voyage de de Wée de Bruxelles au Caire, en passant par la Suisse et l'Italie d'où il embarque pour Alexandrie. Au cours de ses étapes suisses et italiennes, il décrit les endroits qui ont suscité son intérêt : Berne, Interlaken, les lacs italiens, Trieste. Lors de son voyage en Italie, agréablement surpris, il note : « en Italie règne un ordre parfait, les trains arrivent à l'heure, les prix sont fixes, les fonctionnaires obligeants. Ce sont les résultats de la révolution fasciste ».

Dès son arrivée à Alexandrie en Égypte, il enregistre tout. Si les descriptions sont aussi chatoyantes que le spectacle de la foule qui se presse sur le quai à l'arrivée du bateau, c'est avec lucidité qu'il évoque les quartiers *sordides* qui prolongent le port d'Alexandrie. Les lettres traduisent le désir de l'auteur de rassurer ses parents quant à ses conditions de vie, mais il tente également de leur faire partager les émotions que peuvent susciter la beauté d'un paysage ou l'étonnement ressenti devant la diversité des situations imprévisibles. Ainsi est-il émerveillé par Le Caire, « grande capitale européenne avec tout le confort moderne d'une grande cité orientale ayant conservé sa couleur locale et son pittoresque ». C'est en touriste qu'il évoque sa visite aux Pyramides et au Sphinx. Il visite Héliopolis, grande réalisation belge, ville calme et résidentielle. Mais ce sont les quartiers indigènes qui lui font la plus forte impression : « Je me suis vu transporté dans un autre monde, à une autre époque », écrit-il. Il évoque la saleté, les odeurs, le grouillement des êtres et des choses, les enfants en haillons, toutes choses qu'il qualifie de pittoresques.

Pendant son court séjour au Caire, M. de Wée rencontre au cours de cérémonies officielles et de soirées privées, toutes les notabilités belges, égyptiennes et autres. C'est au Caire également qu'il apprend son affectation future à Mansourah.

Son arrivée à Mansourah le déçoit. Après les fastes du Caire, il découvre une ville provinciale, située à 160 km du Caire, au bord du Nil. Il y

¹¹ Cf. Jean Nicaise, Écho de lecture. Maurice de Wée. *Souvenirs d'enfance*, MLPA 148/11 et Journal 1924-1939, MLPA 148/12. Tapuscrit de 308 pages en doubles interlignes sur papier pelure, format papier ministre, avec notes manuscrites intercalées.

décrit sa vie quotidienne, à partir de son installation difficile. En effet, son premier logement est inconfortable et sale (envahi par les blattes). Mais il s'adapte. Son travail au Tribunal l'absorbe ce qui ne l'empêche pas de s'intéresser à la vie rurale de la campagne environnante, notamment à la culture du coton et à la vie difficile des fellahs. Il fréquente le Club local dont les terrasses dominant le Nil. Il décrit ce paysage qu'il aime et ne se lasse pas de regarder. Il pratique quelque sport et visite le pays. Dans ses temps libres – et il y en a beaucoup, car toutes les fêtes chrétiennes et islamiques sont chômées ! – il apprend l'arabe. Lors de ses visites au Caire, il passe de nombreuses soirées avec les notables et découvre une nourriture digne des bons restaurants français. Quand il le peut, il passe les week-ends à Alexandrie, « où pour la saison d'été, se trouve réuni tout le gratin du pays ou plutôt tous ceux que leurs affaires ont retenus en Égypte ».

Quelques mois après son arrivée, il siège au Tribunal en *uniforme*, c'est-à-dire : Tarbouche (Fez) et Stamboulina (espèce de redingote noire boutonnée jusqu'au cou).

À partir d'août 1924, des centaines d'affaires sont en cours, les travaux d'enquête l'appellent dans des villes qu'il compare à des petites villes provinciales françaises (Damiette, Port Saïd, etc.) Au fur et à mesure que Maurice de Wée s'installe dans ses fonctions, les lettres à ses parents deviennent plus rares. Il y décrit ses voyages¹². Entre autres, son voyage à Louksor et Assouan, au Cataract Hôtel lui procure des émotions intenses, telles qu'il désire les partager avec sa famille. Aussi est-il particulièrement heureux lorsque, à l'occasion d'un Congrès de Géographie, sa sœur Marie lui annonce qu'elle l'accompagnera dans la descente du Nil jusqu'au barrage d'Assouan.

Maurice de Wée acquiert de plus en plus de responsabilités professionnelles. Son travail implique une vie mondaine qu'il assume avec

plaisir. En 1927, il est nommé au Caire. Il avait pris d'agréables habitudes à Mansourah mais Le Caire lui assure une notoriété qui ne semble pas lui être indifférente : « Mieux vaut être neuvième au Caire que premier à Mansourah », pense-t-il.

Les lettres suivantes décrivent son installation dans un quartier résidentiel du Caire ainsi que les multiples possibilités de loisirs sportifs et culturels et la multitude de réceptions qui accompagnent sa promotion académique.

La correspondance s'interrompt abruptement en 1927. Entre-temps, quelques lignes nous apprennent brièvement le décès de son père, son mariage et la naissance d'un premier enfant.

3.2.4 Maurice de Wée, *Souvenirs d'enfance - Journal 1924-1939*, MLPA 00148/11 et 148/12. Tapuscrit de 308 pages en double interligne sur papier pelure, format papier ministre, avec notes manuscrites intercalées. Dépôts du fils Jean. (Écho : Jean Nicaise)

Le premier dépôt comprend quatre versions assez semblables des *Souvenirs d'enfance*. La première fut rédigée sur cahier d'écolier pendant la captivité en Allemagne. Nous ne saurons rien de la cause de cette captivité. En effet, l'auteur n'a pas été capturé sur le front puisque le 20 août 1915, il peut raconter une *Promenade à Bruxelles* (148/11-4), c'est-à-dire sous la première occupation allemande, d'apparence moins tragique que la suivante¹³.

Maurice de Wée est né à Bruxelles en 1891, dans une *famille provinciale*, son père médecin est natif de Lennick, sa mère d'Enghien. Nous assistons à l'ascension de la famille du *bas de la ville* à la rue du Trône, dans une belle et spacieuse demeure patricienne. Enfance heureuse, vacances joyeuses à Lennick dans la grande maison et le jardin très étendu de Bonne-Maman, jusqu'à sa mort en 1903. Écoles primaires catholiques, secondaires à St-Michel

¹² Inventaire du Fonds de Wée – Les descriptions de voyage font l'objet de plusieurs des dossiers, exclusivement consacrés aux voyages touristiques.

¹³ Les Allemands l'ont arrêté alors qu'il tentait de rejoindre l'armée belge stabilisée sur l'Yser (précision du fils, le Docteur Jean de Wée).

puis à St-Boniface, moins aristocratique mais plus proche du nouveau domicile. À quinze ans, Maurice est un sportif accompli : bon cycliste, il s'essaye au football, au hockey, au tennis et apprend à nager. Il opte finalement pour l'escrime. Il remportera des prix nationaux et internationaux à foison, entre autres l'*Olympiade* d'Ostende.

Les *Souvenirs* s'arrêtent en 1908. Après *Promenade à Bruxelles*, nouvel hiatus de neuf ans. En 1924, commence l'important journal. Le docteur en Droit est devenu magistrat. Il postule et obtient un poste en Égypte dans les « Juridictions mixtes ». Le pays est un protectorat britannique et ces juridictions sont composées de juristes de toutes les nations européennes et de notables égyptiens.

Au départ, long voyage en train à travers l'Europe. Embarquement en Italie pour Alexandrie. Prise de poste au tribunal de Mansourah. La ville ne l'enthousiasme pas, mais de son balcon qui surplombe le Nil, il peut admirer un superbe panorama fort bien décrit. Jamais il ne dit en quelle langue se déroulent les débats¹⁴. Toutefois, il se met à apprendre l'arabe, sans trop de succès. Quand il le peut, il passe les week-ends à Alexandrie, « La plage chic (...) Pour la saison d'été, se trouvent réunis tout le gratin du pays ou plutôt tous ceux que leurs affaires ont retenus en Égypte ». S'il fait suffoquant en été, il peut faire très froid en février. Comme rien n'est prévu pour le chauffage, notre juge grelotte et travaille parfois en pardessus.

Le journal, rédigé à la fin de chaque mois, est une source inépuisable de renseignements variés. Il est truffé de notes historiques de l'Entre-deux-guerres, de réflexions politiques souvent judicieuses. Le gouffre dans lequel le monde va s'immerger à partir de 1940 s'ouvre depuis les traités de Versailles et de Locarno. Les dernières pages relatant l'arrivée prévisible de la guerre de 39-45 constituent un vrai régal.

Le scripteur semble bénéficier de loisirs fréquents. Nommé au Caire, où il grimpera dans la hiérarchie judiciaire, il aime participer à toutes

sortes de mondantités cosmopolites ou à des réceptions chez les autorités et jusqu'au palais royal. Toutefois, ce mondain est aussi un aventurier téméraire. Il aura plusieurs automobiles toutes aussi peu sûres à cette époque. Cela ne l'empêchera pas de sillonner le désert, au risque de se perdre (août 1935) à cinq cents kilomètres de la capitale égyptienne. Ses allers et retours annuels en Belgique se font toujours par le chemin des écoliers et parfois en des détours stupéfiants. Ainsi, le tout premier, en 1928, passe par... Jérusalem, *très cosmopolite*, Palmyre, Damas, Rhodes, Stamboul, Beyrouth, *un trou*, Le Pirée, Athènes, toujours avec une note descriptive ou historique. C'est presque un guide touristique à lire un atlas sous la main. Retour de Belgique en Égypte par les côtes dalmates, le Monténégro, l'Albanie, parfois dans un inconfort maximum. Entre Patras et le Pirée, il emprunte « un petit bateau (sic) grec dont la saleté dépasse tout ce qui est permis ». Une autre fois, il remonte par *Stamboul, Bukarest* (sic), la Transylvanie, vallée du Danube, Roumanie, Hongrie, Autriche, Allemagne.

En août 1933, il réalise le retour en Belgique « le plus extraordinaire de (sa) carrière » : Salonique, Mont Athos où aucune femme ni aucun animal femelle n'est admis. Des moines hébergent notre homme trois jours. Puis on le retrouve à Constantinople, en URSS visitée en train ou en bateau : Odessa, Kharkov, Kiev, Moscou, Leningrad. Il prend des notes sur les monuments rencontrés et filmés avec son « ciné-kodak ». Critique tantôt acerbe, tantôt amusée du régime communiste surtout quand il parvient à échapper à son guide.

Faire la synthèse de ce journal est une gageure. Tous les mouvements dans l'ordre judiciaire sont notés. Un étudiant en histoire pourrait trouver des éléments inédits pour nourrir une thèse à terminer par un index des innombrables noms cités.

M. de Wée n'est pas romantique. En novembre 1926, il note : « J'ai pris femme et je me suis installé ». Au détour de pages suivantes on saura que l'élue s'appelle Jeanne. Le 8 novembre 1928, il écrit : « Je suis depuis hier l'heureux père d'un gros garçon, Jean Albert. » Heureux, sans aucun doute : il en parlera

¹⁴ C'était en français (NDLR).

souvent : novembre 1933 : « mon petit Jean a fait son entrée à l'école et semble s'y plaisir » ; fin décembre 1933 : « Nous avons passé quelques semaines affreuses, notre petit Jean ayant été atteint de fièvre typhoïde » ; novembre 1938 : « Mon fils commence ses humanités gréco-latines ; je me suis remis au latin pour pouvoir l'aider ». Jean ne restera pas fils unique : « Une jolie fillette aux yeux bruns arrivée aujourd'hui va compléter notre foyer : Elisabeth », 8 novembre 1930. Le lecteur n'en saura pas plus.

Ces aperçus fugaces de la vie intime de Maurice de Wée confirment que son but était de rendre compte mois par mois d'une carrière et d'une vie publique riche à maints points de vue.

Il y réussit fort bien.

3.2.5 Maurice de Wée, *Lettres d'Égypte à ses parents, 26 mai 1924-janvier 1927.* Copie sur papier pelure 44 pp. *Lettre à Mlle X sur la Russie soviétique, décembre 1933.* MLPA 00148/13. (Écho : Jean Nicaise.)

J'ai rédigé naguère l'« Écho » du journal de Maurice de Wée, magistrat belge au « Tribunal Mixte » en Égypte de 1924 à 1939. Dans les lettres à sa famille, il raconte d'une langue soignée, quelques épisodes pittoresques des premières années de son séjour au pays du roi Farouk, sous tutelle britannique. Parti de Bruxelles, ce célibataire de 34 ans, entreprend un long voyage en train, coupé de nombreuses escales. D'Italie, un paquebot l'amène à Alexandrie où il débarque le 28 mai 1924. Premières impressions dans le quartier du port : « Quels coloris dans cette pouillierie (...) sauf les femmes arabes recouvertes de voiles noirs des pieds à la tête ! » Dans la ville, il passe trois jours émaillés d'entrevues protocolaires. Puis, trois autres jours au Caire occupés par des présentations à la colonie belge. Nombreux à l'époque, les Belges jouent un rôle économique et culturel sans rapport avec l'exiguïté de notre pays : tramways, ville d'Héliopolis, « grande réalisation belge ». Le Caire l'enchanté, le contraste entre la ville moderne et les quartiers

indigènes l'impressionne : ses ruelles étroites, ses minarets, « une saleté repoussante, une odeur, des cris... quel pittoresque ! ». Le 4 juin, il arrive à Mansourah où il doit exercer ses fonctions. Énorme déception ! Première nuit d'insomnie à cause des moustiques et de l'invasion de gros cafards. Le 10 juin, son moral a déjà repris le dessus : il étudie le code égyptien copié sur le code Napoléon et fait quelques connaissances. Il ne siégera que quelques jours plus tard ; la langue des audiences est le français. Le 20 juin, il passe un premier week-end au bord de la mer à Alexandrie. « C'est la pleine saison, beaucoup de chic, de toilettes pour les Européennes, guère de jolies femmes. » Le 30 juin, il fait le bilan du premier mois ; description de tous les mets possibles, des légumes et des fruits aux poissons en passant par le poulet, la dinde et le mouton. Le porc est mal vu.

En juillet, le magistrat, juge de paix, a beaucoup de travail : « avocats tatillons, thermomètre entre 37 et 42 degrés. » En août, il écrit que les bourgeois égyptiens, coptes et musulmans, les pachas s'occidentalisent. « La voile même est en train de disparaître. »... En janvier 1925, il fait froid, les maisons n'ont aucun système de chauffage. Il passe deux jours au Caire, les hôtels sont chauffés. Il visite la fameuse mosquée El Azhar. Grâce à l'introduction d'un collègue égyptien, il est reçu par le Recteur, « l'un des personnages les plus considérables du Royaume et de l'Islam. C'est avec respect que je visitai ces lieux de prières et d'étude ; le divin m'impressionne quel que soit la façon dont il est invoqué et les babouches avec lesquelles on ne peut avancer que gauchement ne parviennent pas à affaiblir mon émotion et mon respect. »

En mars, il achète une Renault « 6 H.P torpédo ». Il promet d'être prudent « comme une vieille douairière ». Il doit d'abord apprendre à conduire mais ensuite, il se lancera dans d'in vraisemblables aventures dans le désert, sans souci pour les pannes et les crevaisons nombreuses en 1925. Il fait connaissance du petit peuple, des fellahs quasi ignorés dans le journal. Dans les souks, après avoir marchandé, il achète pour le vingtième du prix demandé au départ, des tapis d'Orient, de l'argenterie,

Il est enchanté de sa vie de notable agrémentée de nombreuses réceptions entre autres chez le Ministre de Belgique au Caire « aimable et sociable, portant sa calvitie avec élégance » et chez le roi Farouk. « L'Européen ne vit pas comme il vivrait chez lui. Il y a le prestige. » On s'habille comme à Londres pour dîner, même sur le bateau de croisière qui descend le Nil jusqu'à Assouan. « Sans smoking, un anglo-saxon peut-il digérer ? » Bien qu'il se plaigne parfois de la modicité de son traitement, celui-ci est quatre fois supérieur à celui qu'il toucherait à Bruxelles.

La lettre à M^{lle} X du 2 décembre 1933 décrit les impressions à propos de l'URSS lors d'un voyage de retour par la Russie relaté dans le journal. Le régime est bien entendu critiqué, mais avec modération. Il est vrai que l'auteur n'a vu que ce que les autorités voulaient bien montrer.

Loin de faire double emploi avec le copieux journal, tenu jusqu'en 1939, les lettres écrites de mai 1924 janvier 1927 peignent avec spontanéité, parfois avec humour, la vie personnelle du magistrat.

4 Trajectoires – Du manuscrit à l'édition

4.1 José Dosogne, *Avatar à Baranda*

(MLPA 00087)

Dans la note de l'auteur qui figure dans l'édition du roman en 2010, chez L'Harmattan, José Dosogne retrace le trajet de son manuscrit *Avatar à Baranda*. Après trois années vécues au Congo comme agent territorial de 1953 à 1956, l'auteur explique que « dix années [lui] ont été nécessaires pour comprendre qu'un seul terme de trois ans passé dans une région fangeuse de l'Équateur [l'] avait conduit à voir d'un œil différent les autochtones pourtant côtoyés jour après jour. [Sa] relecture du vécu par le canal de l'écrit représente pour [lui] un acte récurrent. Un certain laps de temps doit s'écouler entre les moments particuliers de [sa] vie et la prise en compte de leur signification. C'est ainsi que le

manuscrit d'*Avatar à Baranda* est né. Il a été rédigé de 1966 à 1968 comme métaphore de la double métamorphose de deux jeunes adultes, un Noir et un Blanc vivant leur interdépendance en dérogeant au credo de la supériorité occidentale. Dans ce contexte particulier de non-dit, François-Régis Bastide a néanmoins manifesté son adhésion au manuscrit envoyé en 1968, [en conseillant au] jeune auteur d'amplifier la mise en cause de ce silence [...] ». José Dosogne ne reprendra plus son texte jusqu'en 2009. C'est alors qu'il estime, lors du projet de publication de son roman, que « s'il faut garder la mémoire du propos, il est essentiel de conserver la manière spécifique de prendre la parole à l'époque, car l'écriture de 1966-68 garde les traces révélatrices du mode de représentation dont [il] disposait alors. À cette époque, il [lui] a fallu également passer par la fiction pour énoncer ce qui n'était encore que des balbutiements de la pensée multiculturelle d'aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle [il] a désiré maintenir l'écriture d'*Avatar à Baranda* en l'état. » Le manuscrit du roman avait été déposé à l'APA-France en 2007. Un écho de lecture du manuscrit déposé également à l'APA-Bel, rédigé par Francine Meurice a été publié dans *De temps en temps*, n° 5 en 2007. Le manuscrit est répertorié dans le fonds APA-AML (MLPA-87). Les lectures qui suivent sont celles du roman édité en avril 2010.

4.1.1 José Dosogne, *Avatar à Baranda*, Paris, L'Harmattan, 2010. (Lecture de Simone Bellière, « Une autre lecture ».)

L'auteur a-t-il voulu plonger le lecteur au sein d'un univers incohérent, confus, incompréhensible ? A-t-il voulu, simultanément, leurrer ce lecteur par le déroulement d'un récit linéaire qui débouche sur le dénouement heureux d'un couple qui se retrouve ? La dernière scène du roman, hallucinante de cruauté, qui décrit la mise à mort d'une chèvre, compromet toute illusion. *Avatar à Baranda* n'est pas un roman exotique qui tente d'appâter le lecteur par la description colorée du folklore de la vie coloniale.

Le roman atteint sa densité au cours d'une nuit passée dans la brousse par le narrateur, agent

territorial, et son boy, en posture d'éclaireur. L'émerveillement du narrateur devant certains paysages qui, étonnamment, lui rappellent les plages de la mer du Nord ; les premiers contacts avec la brousse, la vie insoupçonnée qui rampe dans les marais, la majesté et l'élégance du fleuve créent le décor : « (...) souvent, bien plus tard, il retournerait par la pensée à l'ésobe¹⁵ du pays de Salungu, au bord de laquelle il s'était senti, tout à coup, comme reculé au fond des âges, avec le même émoi que le long de la plage quand il s'asseyait, adossé à la dune, pour regarder l'écume mourir sur le sable » (p.68). En contrepoint de l'émotion suscitée par le paysage, l'incommunicabilité pesante entre le narrateur, Bertrand, et le boy, Faustin, laisse apparaître le clivage fondamental entre Blancs et Noirs.

À partir de la marche de nuit, qui constitue le moment fort du roman, le récit se distribue en pistes multiples qui s'ouvrent sur une réalité fulgurante d'absurdité.

Aussi bien dans le village que dans la brousse, la promiscuité permanente avec les indigènes, inexistantes mais toujours présents dans leur multitude et leurs silences, dissimule un monde abstrait, tour à tour caricatural ou maléfique.

Au-delà de l'anecdote qui dépeint la vacuité insondable de deux femmes en quête du destin de leur couple, c'est la restitution d'une société en mutation que nous livre l'auteur.

Le lecteur apprend qu'il s'agit d'une route à construire entre deux territoires. Les études préliminaires sont ou semblent inexistantes ou non fiables. Qui décide ? Qui sont ces administrateurs, gouverneurs, policiers qui se partagent la gestion des territoires ? Pour accentuer la confusion, les antagonistes ne sont connus que par leur prénom ; parfois leur fonction est mentionnée, mais nous ignorons à quoi correspond cette fonction¹⁶. Qui est qui, pourquoi, comment ? Quel but inavoué poursuivent-ils ? Ou encore, leurs objectifs ne se modifient-ils pas selon une évolution de situation qu'ils ne contrôlent pas ?

Dans une lettre qu'il m'adressait en 2007, annonçant son dépôt à l'APA, José Dosogne prévient : « (...) vous verrez (que dans) mon texte sur Basankusu/Baranda, l'imaginaire n'est pas requis, je m'y croyais sur Mars ! ».

Ma lecture d'*Avatar à Baranda* me plonge dans un univers kafkaïen. Je pense à *La Muraille de Chine*. J'essaye en vain de reconstituer le puzzle !

Mais l'auteur lui-même n'a-t-il pas ressenti l'absurdité de la situation ? « [Bertrand] se persuadait-il, pour finir, que les choses échappaient à son influence ? Ou bien, en réalité ne s'ordonnaient-elles pas entre elles suivant une trame inflexible qui l'enserrait sans motif, sans explication, sans profit ? Il ne comprenait rien, et le mal était là. » (p. 72)

4.1.2 José Dosogne, *Avatar à Baranda*, Paris, L'Harmattan, 2010, (Lecture de Gisèle Bastin.)

Bon dieu que José écrit bien. Chaque mot est choisi, ce sont presque des poèmes (peut-être devrait-il en faire ?).

Toute l'histoire se passe en trois jours, comme elle est décrite.

Laure, je la reconnais sans jamais l'avoir rencontrée, ni même aperçue de loin. Je la découvre. C'est délicatement relaté et je me mets à espérer qu'elle évolue et que l'espoir la réchauffe. Je ne perçois pas la problématique de Bertrand d'emblée. Cependant, il exprime des sentiments quand il analyse « le détachement des coloniaux et prend conscience de la superficialité et du provisoire de chaque terme » mais aussi, progressivement, du plaisir lorsqu'il évoque la mer, tout lui rappelle l'océan. (Il y reviendra).

On perçoit bientôt la relation de dépendance mutuelle entre Faustin, le Noir, et Bertrand, le Blanc, et aussi le petit côté « parano » de Bertrand, où pointe son inquiétude d'arriver à maintenir la subordination entre eux. Il y a aussi sa peur et l'aveu, à lui-même, non seulement de son couple en souffrance mais surtout de son malaise personnel. On commence à découvrir son côté adolescent alternativement en évolution autant qu'en régression. Il grimpe tout doucement hors du précipice réalisant qu'il avait

¹⁵ Clairière équatoriale aménagée.

¹⁶ L'auteur fournit des renseignements sur la hiérarchie locale en notes de bas de page.

cru s'écouter et entendre son désir de bonheur alors qu'il avait surtout agi.

Aujourd'hui il se fie de plus en plus à Faustin alors que l'un et l'autre perdent le chemin. Faustin se croit prévenu, il parle des jacinthes d'eau mais non du chemin à franchir. Bertrand n'aime pas cette histoire. Il se tait. Il commence par donner toute l'importance à réussir la mise en marche du moteur de la pirogue. Ceci lui donne une fierté bien nécessaire à son égo. Il soupçonne Faustin d'avoir des paroles inutiles « pour dire comme chacun » et se donner de l'importance. Il réalise que le fusil à répétition emprunté au territoire et la sagaie de Faustin vont servir. Les îles flottantes encombrant tout le passage. Il en vient à se demander pourquoi le beau Noir s'impose avec une telle insistance. Bertrand est intrigué par cette puissance et cette présence troublante. Le besoin de voir en Faustin un enfant le trouble. L'enfant n'est-ce pas lui-même ? Si on le lui avait dit, il sait qu'il se serait fâché !

Il se sent abandonné cependant et se demande en quoi il a été choisi puis se dit que Faustin a pris de l'indépendance ce qui l'enferme dans le silence.

Laure est fatiguée, angoissée, usée. Le tout est palpable. Quelque chose arrivera certainement. Elle a de l'espoir, attend mais ne sait pas ce qu'elle cherche. Son bilan : les gestes refusés, le lit de Bertrand qu'elle a éloigné du sien et pour cause. Elle en arrive à décider d'agir et de quitter Baranda ou alors elle va accepter le rendez-vous proposé par Jean-Robert. Le billet demandé n'est pas arrivé à l'aéroport. Il n'y a donc rien à espérer et l'avion et les illusions s'envolent. Laure n'est plus certaine de ce qu'elle veut. Elle sait qu'elle refuse de rester dans ce qu'elle vit. Cette décision est accompagnée d'un geste spontané. Elle serre la main à une jeune femme qui vient d'arriver de Belgique avec sa famille. Elle s'appelle Françoise et leur couple se laisse inviter. Françoise raconte avec maturité la raison de leur choix « Quand on est deux, on passe l'existence à se chercher à tâtons. Nous nous sommes entendus pour sauvegarder notre amour. » Françoise devient l'amie de Laure, cette amitié après une hésitation due à leur confidences très intimes finit par devenir

essentielle. Le temps s'écoule et Laure rêve que tout s'arrange malgré elle.

Bertrand est surpris de constater que la journée est aussi avancée. Faustin ne lui propose pas à boire alors qu'il transporte une lourde gourde. Bertrand n'exige pas et décide de ne pas manger. Il saisit la gourde, or il a faim ! Il s'oblige à attendre... Où sommes-nous, ici, demande-t-il ? Il dessine sur le sol au moyen de brindilles et Faustin sans parler, indique un angle beaucoup plus bas. La démesure de l'espace est telle qu'elle trouble Bertrand. Il voit le ciel bleu qui apparaît entre les feuillages, évoque à nouveau l'océan... Ils vont se perdre ? Sa pensée rejoint Laure. Elle le hante. Il pense à s'asseoir sur la plage. À quel miracle peut-il identifier ce qui s'est passé ?

Oui, leur amour a disparu, ils n'ont plus de joie ni de plaisir ensemble. Que s'est-il passé, ils semblent attendre la fin de leur histoire.

Les mots, la couleur des peaux, les odeurs séparent les mondes. « Les êtres ne restaient jamais qu'une apparence même aux yeux de leurs proches. Chacun avait à découvrir ses propres lois et à vivre le mieux possible. » Laure est informée par la mulâtresse qui a vécu avec Bertrand. Il lui avait fait un enfant. Face à ce drame, Françoise, devenue son amie, insiste « Il ne vous a pas tout raconté, vous vous cachez en retour. »

De son côté Bertrand pensait « Je ne suis plus le même homme ». Il avait refusé une jeune noire. Laure lui manquait. Le lui avait-il dit ? Il ignorait que Faustin allait veiller sur sa femme lorsqu'il n'était pas là. Le boy revêtait, pour cela, son plus beau costume.

Le drame se prépare. Je n'en dirai pas plus. J'ai compris que ce qui les retient c'est de commencer à parler à l'autre. C'est Laure qui fait le premier pas. Je me garde de vous relater les dernières péripéties, toutes les situations, les hésitations et la détermination de chacun. Un petit bonheur fragile se dessine.

La dernière image donnée est celle du sacrifice de la chèvre. C'est évident. La valeur symbolique émerge, celle de la violence et de l'absurdité de tout ce parcours. Lorsque j'ai eu dépassé mon haut le cœur pour cette violence

vis-à-vis de la pauvre chèvre, j'ai compris que ce sont les Noirs qui sont étranglés et sans aucun doute, les différentes races de Noirs ainsi que les Blancs. Je me permets de penser que José n'aurait peut-être pas dû évoquer ce fait qui heurte, afin que chacun puisse entendre, à sa façon, l'étouffement des personnes.

Alors que ma première impression, après la lecture de quelques pages, était « où José veut-il en venir ? », ce n'est que lorsque j'ai lu l'entièreté du livre que je découvre, au contraire, qu'il sait où il va et le dit très bien. Ce livre parle de ce que personne ne formule concernant les colons et la colonisation, du manque de formation préalable des uns et des autres qui sont envoyés « faire l'expérience » c'est-à-dire : de l'apartheid, mot qui n'est jamais prononcé. On sent au fur et à mesure la différence, et la souffrance, autant celle des colons, que celle des colonisés. Que ce soit la race blanche ou les races noires, les couples mixtes... *Avatar à Baranda* est un livre qui met l'accent sur la subjectivité des êtres. Cela est essentiel, à la condition d'en avoir conscience.

4.1.3 José Dosogne, *Avatar à Baranda*, Paris, L'Harmattan, 2010. (Lecture de Francine Meurice : « A-t-on pensé à ces très jeunes gens partant, après la guerre, en quête d'un emploi dans les colonies ? »)

C'est un concours de circonstances bien peu prémédité qui veut que le roman de José Dosogne, *Avatar à Baranda*, dont l'intrigue se situe à Basankusu dans la province de l'Équateur, au Congo, quelques années avant 1960, sorte de presse pour le cinquantenaire de l'Indépendance du Congo. Bien peu prémédité puisque l'auteur avait écrit ce texte de 1966 à 1968, et qu'il a désiré le maintenir en l'état, lors de son édition, voulant ainsi préserver non seulement la mémoire des faits mais la manière de prendre la parole de l'époque. Car là se trouve le véritable propos du roman – comment parler de son vécu autobiographique quand la *terra incognita* n'est pas que *géographique* mais qu'elle est aussi *politique* puisque personne ne vous apprend, ni même ne vous explique comment vous allez vous inscrire dans le rapport à l'autre, dans ce contexte.

Dans le cadre du Congo belge, à la veille de l'indépendance, entre 1953 à 1956, *Avatar à Baranda* superpose les monologues intérieurs des trois protagonistes : Bertrand, agent territorial, Laure, son épouse et Faustin, le boy. Dans le temps restreint d'un week-end, comme sur une scène de théâtre, les personnages « réussissent ensemble leur métamorphose », comme le dit l'avant-propos. Bertrand prend ses distances avec le monde colonial et Laure, son épouse, redécouvre sa tendresse et son désir pour Bertrand tandis que Faustin œuvre à l'indépendance.

La construction du texte n'est pas étrangère à l'impression lectorielle de coller à la réalité, de recevoir une documentation anthropologique sur la colonisation belge comme on entrerait dans un film. Comme au cinéma, le récit est un montage alterné des scènes menées par Bertrand et de celles conduites par Laure. Comme en caméra subjective, le point de vue du récit se glisse dans l'intériorité des personnages, le plus souvent Bertrand et Laure mais aussi Faustin : « Faustin jouait avec une branche ramassée au passage ; les ronds qu'il semait sur l'eau déviaient un fragment de seconde le long de la coque en s'élargissant, et se déchiraient à l'arrière dans les remous de l'hélice. Il n'aurait plus rien à penser aussi longtemps que le Blanc n'agiterait pas de nouveaux phantasmes. Cela ne durerait pas : la forêt approchait, et la marche forcée qui les attendait nourrirait l'imagination de son maître, bien au-delà des prévisions sarcastiques que le directeur de l'huilerie avait avancées la veille devant le Noir » (p. 32-33). Ailleurs le montage joue sur la focale des plans, gros plans sur l'épaule de Faustin marchant devant Bertrand, en file indienne dans la forêt, cadrage du boy, en ombre derrière les moustiquaires donnant à voir les paradoxes de cette proximité sans intimité.

Ce parti pris scénaristique d'*Avatar à Baranda* fait de la quête de communication entre mondes coexistants, le thème de réflexion sous-jacent du texte et le moteur de l'intrigue dans cet univers colonial opaque. Quête de communication entre Laure et Bertrand qui n'a pas compris la séparation des corps imposée par Laure au

retour du voyage de nocces depuis qu'elle sait, sans le lui avoir dit, qu'il lui a caché sa liaison avec une Noire et la naissance d'un enfant. Quête de communication entre Faustin et Bertrand, qui s'interroge sur l'attitude indéchiffrable de son boy et guide de voyage dont il perçoit pourtant la similitude de parcours dans la métamorphose. Quête de communication entre Bertrand et les commanditaires de sa mission lorsqu'il comprend qu'il a été manipulé dans une intrigue des colons utilisant à leur avantage des subsides gouvernementaux de chantiers routiers. Quête de communication entre les langues et les cultures : « Bertrand avait l'impression de jouer *poire* à la balle entre les deux hommes [Faustin et le gardien du port qui parlent en dialecte], parce qu'il essayait de saisir au vol les mots rapides qu'ils se renvoyaient au-dessus de sa tête comme s'il n'était pas là » (p. 19). Cette opacité du contexte se manifeste aussi dans les ponctuations d'énoncés-commentaires – « le Noir pouvait donc vivre sans leurre » ; « la brousse qui se livrait d'ailleurs mal » ; « ces êtres jusqu'au bout demeuraient impénétrables » – ou dans des descriptions fugaces de réalités inavouables du contexte colonial comme l'identité floue et labile des disparus dans les recensements, la répression des fuyitifs et les camps de relégation.

Pour José Dosogne, le choix de la métaphore romanesque était la seule possibilité d'aborder sans discourir des réalités non encore énoncées. Il lui aura d'ailleurs fallu 10 ans pour passer à l'écriture. Si l'on sait par ailleurs que ce manuscrit a toute une histoire, on entrevoit d'autant mieux la place qu'occupe ce roman dans un processus plus global d'élaboration d'un certain nombre d'impensés collectifs. C'est grâce à la lecture en sympathie dans les groupes de lecture du patrimoine de l'autobiographie inédite, que le manuscrit a été redécouvert à la fin des années 2.000, encourageant l'auteur à le soumettre à nouveau à un éditeur. En effet, il avait déjà été remarqué par François-Régis Bastide, du Seuil, au moment de sa rédaction. Entre-temps, l'auteur a produit d'autres versions autobiographiques¹⁷, relatant le même

biographème, éclairées par la critique historique, réussissant à expliciter davantage les problématiques en gestation de formulation dans Baranda. A-t-on pensé à ces très jeunes gens, partant, après la guerre, en quête d'un emploi dans les colonies, comme Bertrand ? Ils partaient en émigrés somme toute, sans transmission d'aucune expérience ni d'aucune information sur la réalité de la colonisation. Les récits des embarquements sur les paquebots au départ du Steen d'Anvers, comme celui fait par José Dosogne, sont nombreux dans les textes déposés dans les archives de l'autobiographie. A-t-on le souvenir que d'être affecté dans l'Équateur n'avait rien à voir avec le vécu colonial des provinces riches comme le Katanga et que le traumatisme des lois non écrites des *apartheids* et des violences contemporaines, comme la *chicote*, ou encore récentes à l'époque comme les exactions de l'ABIR pour la récolte du caoutchouc, déstabilisèrent à juste titre plus d'un Bertrand ? A-t-on évoqué la destinée des *mulâtres*, les enfants que les colons eurent avec les « ménagères », comme cet enfant de Bertrand que Laure découvre, et qui furent pour certains envoyés en internat dans la métropole, séparés de leur mère à jamais. Y avait-il une volonté concertée à confier les tâches nouvelles comme celle de s'occuper des « évolués », à des agents territoriaux de 21 ans, comme Bertrand ? Quel *avatar* sortirait de ces missions où tout était à inventer ? L'excuse de la jeunesse viendrait sans doute à point nommé pour justifier l'échec, comme pour Bertrand...

4.2 Simone Bellière, *Femmes sur la plage à marée basse*

Le manuscrit de Simone Bellière, déposé à l'APA-Bel en 2008 et répertorié dans le fonds APA-AML sous la cote MLPA-141, a été proposé à l'édition, chez Memory Press, Tenneville, suite à la lecture (cf. ci-dessous) et aux conseils de Michèle Maitron. Le manuscrit a été édité en octobre 2010 et a bénéficié d'une

¹⁷ José Dosogne, *Les jouets cassés de la Congolie*, manuscrit déposé aux Archives et Musée de la Littérature (MLPA-

133) et un récit autobiographique de la même tranche de vie « Mon expérience d'Agent territorial dans une région déshéritée de la colonie belge du Congo, le Territoire de Basankusu appartenant au District de la Tshuapa (de 1953 à 1957) Autobiographie » (MLPA-00200) qui paraîtra dans un prochain numéro de *Congo-Meuse*.

aide à l'édition du Fonds national de la littérature.

4.2.1 Simone Bellière, *Femmes sur la plage à marée basse*, Tapuscrit, 118 pages, MLPA 00141. (Écho de lecture : Michèle Maitron-Jodogne.)

Une déposante, qui a souhaité rester anonyme, propose, sous le beau titre *Femmes sur la plage à marée basse*, un texte qu'elle présente elle-même comme « autofiction ». Ce récit s'écarte sans doute de la réalité, mais on le sent nourri d'une riche expérience personnelle et, à ce titre, il a sa place dans les dépôts de l'APA.

L'histoire se passe au bord de l'Atlantique et, pour l'essentiel, dans un centre de thalassothérapie. La narratrice, Charlotte, une femme d'une quarantaine d'années, est venue là prendre quelques semaines de repos, accompagnée de son labrador, Dick, le seul être qui lui soit vraiment cher. Distant et sombre, elle observe, avec une acuité d'entomologiste, les personnes qui, comme elle, fréquentent le centre. « De cette situation en retrait, j'observerai narquoise, les visages bouffis de foie gras et vins fins, dissimulés à l'abri de journaux financiers, le temps de quelques massages qui atténueront la couperose et le double menton. Les couples arrivés hier jetteront un regard discret vers d'autres couples pour évaluer les bridges potentiels. Les femmes seules lanceront des coups d'œil sournois pour apprécier les relations futures ».

D'abord réticente, Charlotte finit, sur l'invitation de quelques curistes, par se joindre à leur groupe. Elle n'est pas femme à se livrer cependant et, pour se protéger de tout regard inquisiteur, s'invente un mari et trois enfants, et surtout un frère jumeau dont le décès à quinze ans, lors d'une partie de voile, l'aurait bouleversée.

Le séjour a pris son rythme lorsque la mère de la narratrice s'annonce, une mère que celle-ci avoue d'emblée détester : « Ma mère n'évoque pas l'archétype maternel. C'est une femme sèche, à la poitrine plate, à la peau terne, tendue sur les os. Sa voix, son sourire, le regard de ses yeux gris, inspirent un frisson de déplaisir, tels les fruits acides, trop tôt cueillis, qui agacent le

palais. Des fruits qui jamais ne mûriront, mais se déshydrateront dans d'inutiles celliers. »

Le contentieux semble, en effet, très lourd. Charlotte, qui a perdu son père à douze ans, a été élevée sans chaleur par une mère plus soucieuse de bonnes manières que de spontanéité. Pensionnaire de longues années dans l'établissement où celle-ci était adjointe de Direction, la jeune fille a dû subir, à toute heure du jour, lorsqu'elle croisait sa mère dans les couloirs, regards critiques et remarques acerbes. Seules deux camarades de classe, Marie la québécoise et Almira la libanaise, la première hantée par les paysages de neige de son enfance, la seconde amoureuse du soleil et du sable tiède, ont mis un peu de poésie et de douceur dans sa vie.

La relation entre la mère et la fille est donc très tendue sous le regard intéressé des autres membres du groupe. Un incident survient pourtant où la mère joue un rôle positif : Charlotte, qui a laissé son chien enfermé dans sa voiture, est retenue sur une île voisine par la tempête. Elle ne peut revenir à temps pour le libérer et doit, par téléphone, faire appel à sa mère. Ce mouvement de sollicitude qui devrait logiquement apaiser un peu Charlotte ne fait pourtant que l'agacer, l'irriter même, tant elle fuit toute complicité avec sa mère.

Il faut attendre la seconde partie du récit – après « Les mensonges », « le temps de dire » – pour que l'entretien décisif ait lieu entre la mère et la fille. Pressée de questions par Charlotte qui s'interroge sur la mort de son frère jumeau (il y a bien eu décès d'un frère jumeau, mais non pas à quinze ans et dans une partie de voile) la mère se refuse d'abord à répondre. Quelques jours plus tard elle finit cependant par craquer et se confesse dans les pleurs : Mathieu, bébé de quelques mois, a été victime de la tristement célèbre « mort subite du nourrisson ». Cette disparition brutale a bouleversé l'équilibre de la famille. Charlotte a rejeté sa mère avec obstination, jugeant dans une demi-conscience et contre toute logique, que celle-ci lui avait volé son frère ; elle-même s'est lassée d'être rejetée par sa fille. « Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai compris que l'enfant que tu étais alors

m'accusait. J'étais coupable ; j'étais venue, j'avais emporté Mathieu, je te l'avais enlevé, je t'avais abandonnée, seule dans ta chambre, seule dans ton petit lit avec l'odeur de Mathieu mort. Mais je ne savais pas que toi, si jeune encore, à peine quelques mois, avais ressenti ce choc. »

La confession rapproche la mère et la fille, un rapprochement qu'un bref serrement de mains vient sceller. Il sera hélas sans lendemain, le récit se terminant par un drame.

Le conflit entre la mère et la fille, le drame de l'enfant mort, retiennent fortement l'attention et cela d'autant plus que la narratrice ne schématise pas son personnage principal. La souffrance de Charlotte n'exclut pas la dureté et l'on se surprend parfois à s'interroger sur la parfaite objectivité de son regard, tant le réquisitoire contre la mère est violent.

Mais ce qui donne au texte une densité supplémentaire, c'est, outre le mordant et la vivacité du style, la forte présence des paysages de mer, poétiquement décrits. « Le vent est léger, l'air sent le sel et les algues. Chaque année, à la même époque, je retrouve le bonheur à fleur de peau, les odeurs océanes. Je marche à marée basse sur le sable dur, tôle par le vent du large. Sur le sable dur, près de la mer, des oiseaux inconnus picorent entre deux vagues, vite aller retour pour éviter la vague, picorer le sable mouillé, se nourrir, revenir, se nourrir encore... d'autres passent très haut dans le ciel, et brusquement, se font pierres, tombent dans la mer, puis resurgissent dans le ciel, un poisson dans le bec. Ils sont blancs de sel. Qui sont-ils ? Sternes ? Pétrels ? Cormorans ? Fous de Bassan ? Leurs cris sont plaintifs et éperdus de nostalgie. »

Femmes sur la plage à marée basse : un affrontement violent entre deux femmes ; une parole enfin dite. Une image demeure en surimpression, celle de la boue : boue de rancœur et de haine qui étouffe Charlotte et l'empêche de vivre ; boue d'argile blanche qui, dans le centre de soins, soutient et apaise les corps fatigués ; boue-linceul enfin qui engloutit l'enveloppe d'un être pour n'en laisser subsister que l'essentiel.

5 La revue des recensions des groupes de lecture

5.1 L'autobiographie et la réécriture des versions successives

5.1.1 Élise Ways, *Je - Récits de vie*, MLPA00149. (Compte rendu : Louis Vannieuwenborgh)

Chère Madame Ways,
Je vous remercie de m'avoir confié votre quatrième et ultime version des *Récits de vie*. Le plaisir de vous rendre compte de mes impressions de lecture est d'autant plus grand que vos pages sont parvenues à leur plein achèvement. Il est possible aujourd'hui d'en signaler les points forts.

Pourquoi rédiger son récit de vie ? À cette question capitale, vous répondez fortement dès l'épigraphe : « Une histoire qui n'est pas écrite, c'est comme si elle n'avait pas existé ». Vivre, même d'une vie altruiste comme la vôtre, n'est pas suffisant, vous avez la volonté, au sens le plus fort, qu'il y ait trace écrite, non pas pour publier vos hauts faits mais pour révéler les cadeaux – les grâces – dont vous avez été la dépositaire. En cela, le contraste que vous formez avec votre mère rend son destin encore plus affligeant : sur la fin, en faisant disparaître les traces de sa vie, elle a voulu effacer son existence et entrer dans l'oubli.

Ajouts par rapport aux premières versions. Pourquoi les trois versions précédentes ? Sans doute vous semblaient-elles inachevées ? Sans doute votre expérience des campagnes d'alphabétisation dans les îles de l'Océan Indien (La Réunion, île Maurice, île Rodrigues), méritait des développements ? Et, à lire votre récit définitif, on sent à quel point a compté cette quinzaine d'années après votre retraite, cette seconde vie consacrée à lutter contre l'analphabétisme parmi les plus pauvres habitants de la planète. Comme vous avez été bien inspirée d'y accorder un grand nombre de pages ! Les lecteurs vous en seront reconnaissants. D'autant plus que si vous considérez votre action comme un cadeau, vous n'occultez pas les difficultés rencontrées. Ainsi l'évocation des cours donnés dans une église

sale et puante, de l'unique crayon qui circule de main en main, restera dans la mémoire du lecteur. Vous n'occultez pas les oppositions qui s'élèvent entre les bénévoles, dont vous êtes, et vos collaborateurs sur place tentés par des comportements lucratifs. Le réalisme de votre regard renforce votre témoignage.

Un autre point fort est votre relation avec C., un séducteur auquel il sera beaucoup pardonné. Les pages sensibles et non dénuées d'humour que vous lui consacrez ne vous font pas oublier de noter les difficultés auxquelles achoppent tant de couples mixtes.

Forme : vous l'aviez trouvée dès vos premiers essais et, avec cet ultime récit, vous avez tenu la distance. Avec des phrases courtes rédigées au présent, l'inclusion de dialogues, vous créez une forme lyrique efficace : dans les passages les plus sentis, la sobriété libère l'émotion.

Autre réussite de forme : votre trouvaille d'inclure des pages blanches entre certains chapitres. Cette césure crée l'espace où l'émotion qui précède trouve sa résonance, où la réflexion trouve son temps. D'instinct, vous avez trouvé le moyen d'introduire le silence dans votre texte et la page blanche, par son vide, fait sens. Son absence suscite au contraire un lien entre les chapitres, un signe de continuité.

Forme, écriture, contenu et personnalité de l'auteur sont liés. Nous tenons avec vos récits un texte exemplaire où tout concourt à l'expression d'une vie dominée par une vocation – le partage de la connaissance avec les plus nécessiteux. Vocation elle-même servie par l'attention aux autres et une exigence d'action et d'efficacité. Ce n'est pas un hasard si le dernier mot de votre texte est : AGIR.

Voilà donc, chère Madame Ways, quelques-unes de mes réactions suscitées par la lecture de vos *Récits de Vie*. Je suis convaincu que sous d'autres yeux, d'autres motifs d'intérêt peuvent être découverts, mais je ne doute pas que le lecteur ne soit enchanté par vos pages.

Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, je citerai la présente lettre pour rendre compte de ma lecture dans notre prochaine revue. Venant à la suite de mes notes de lecture à propos des trois versions précédentes, mes réactions constituent

donc un témoignage sur la naissance du texte définitif.

5.2 L'autobiographie sous forme de dialogue

5.2.1 Arlette Raynaud et Zouzou, *Dialogues avec mon âne*, MLPA 00158. (Écho : José Dosogne.)

Arlette, *artiste aquarelliste* et l'âne Zouzou, *artiste en malice*, sont les deux comparses de cette autobiographie non datée, achetée à son auteur sur un marché français par Françoise Bellière. Présentée en A4 somptueux, elle compte 76 feuilles de 140 pages, une quarantaine de photos et plus d'une centaine de croquis, avec une aquarelle.

Dès la page 3, un correctif apparaît : il s'agit moins d'Arlette et de Zouzou que de Zouzou et d'Arlette. L'âne est l'auteur, et son comportement l'écriture. Arlette traduit le tout en langage humain. Le récit est attachant, affectif, enthousiasmant, poétique, amusant, instructif. Prenez garde ! Il vous poussera à goûter de l'âne... sur les routes.

L'histoire est celle du couple des deux protagonistes pendant 30 ans, celui d'un art de vivre que j'ai découvert moi-même au cours de 4 randonnées (et 2 autres avec des chevaux) sur la quarantaine de périples d'une semaine réalisés depuis 1990.

Arlette a pris les devants dans les années 1970, lorsqu'un âne étonnait encore dans sa traversée de la France profonde où l'on avait oublié cet outil de travail des pauvres dans les siècles précédents.

Arlette arpente le Limousin, le Périgord, la Provence, les Pyrénées, avec son compagnon. À la journée, à la semaine, au mois. Elle marche pour soigner son dos. Mais surtout pour vivre avec une intensité exceptionnelle dans la nature. Ses récits sont courts ; elle les a rédigés au moment de la retraite sur la base des notes et des aquarelles ramenées au jour le jour.

L'âne Zouzou est d'abord un séducteur partout où il passe, un accroche-cœur, parce qu'il est petit (un mètre de hauteur) et que sa robe semble peinte par Arlette. Il est gourmand, malin, plus indépendant que le cheval, et conflictuel parce qu'avide de liberté. Dans le paysannat ancien, on a plutôt considéré ce genre

de bête comme une mauvaise tête difficile à maîtriser. Aujourd'hui, les éleveurs et les loueurs d'ânes sont nombreux, surtout dans la moitié Sud de la France. La rando organisée et le périple libre ont aujourd'hui droit de cité. L'âne est un ami, et il porte tout !

Comme Zouzou, ils aiment l'activité et la compagnie humaine, plus que la prairie et l'écurie. Leur langage est fait de bourrades, de foudades, de câlins et de comédies. L'âne doit être soigné, toiletté, bien bûté, et surtout compris. La gâterie *au croûton* est un truc à retenir – rappelons-nous les images de l'élevage et du cirque.

Le ravitaillement dans le vide des campagnes est un problème. Il faut tout transporter. Arlette a souvent campé et cuisiné à la bonne franquette. La multiplication et l'indifférence des automobilistes est un problème. La peur de l'eau, des abeilles, du chemin de fer, sont des éléments périlleux pour Zouzou.

Grâce à lui, Arlette s'est offert une orgie de chemins creux, de haies pleines de vie, de hameaux à surprises, de vie animale, de miracle végétal, de soleil, de pluie, de brouillard, de merveilleux nuages : la beauté sauvage, dans sa totalité.

Son texte est un monument de poésie, de tendresse dans la chamaille, d'émotions, de records dans la conversation imaginaire où elle assure les deux voix.

Arlette ne peut assumer la charge d'une ânesse, mais elle donne à Zouzou la compagnie d'une oie (blanche) : Zoé, qui introduit de la sorte la jalousie dans le trio. Zoé a des problèmes avec les moutons, et finalement avec un renard... Zazie la remplace ; un mâle s'ajoute au trio : Zonzon.

Le final mérite d'être signalé : Arlette écrit une ode partagée avec Zouzou. Baudelaire, Francis Jammes, Paul Fort, La Fontaine, et des chansons empruntées aux plus grands :

« J'ai deux amours, la France et Zouzou.

Auprès de mon âne, je vivais heureux. »

Aujourd'hui, Arlette est âgée, handicapée, mais elle a des images pleines la tête. Zouzou est adopté par une famille, grâce à la Fondation *Assistance aux animaux*.

5.2.2 Danièle Wacquez, *Dialogue avec mes aïeules*, Dépôt de Danièle Wacquez, APA-Bel 78. (Écho : José Dosogne.)

N.B. On peut lire, dans *De temps en temps* n° 7, une lecture du même texte, proposée par Michèle Maitron Jodogne.

Il s'agit d'un ouvrage édité en 2000 par Memory Press, dans la collection Orphée. Il comporte 157 pages de format 23 x 15 cm, et 48 photos explicitées et datées, de belle facture, en noir et blanc.

Le dessein de Danielle n'est pas de raconter sa propre vie. Elle veut combler un manque, symbolisé par les photos énigmatiques de ses deux aïeules. Les amener à parler instaurera avec elles un dialogue renouvelé, de façon à leur donner une existence plus proche de son désir, en dénonçant le non-dit qui obérait les rapports affectifs dans sa famille.

Son projet est aidé par la parenté, ainsi que par un atelier d'écriture.

Il est à remarquer que les chapitres, numérotés de 1 à 19, sans plus, ne concourent pas toujours à démêler les décrochages temporels ou l'écheveau pluri-familial et multi-générationnel du texte, de sorte que le lecteur trouvera intérêt à s'en tenir aux grands traits qui structurent le récit.

La remontée dans le temps s'étend jusqu'au dernier quart du XIX^e siècle. Elle se concentre sur les deux îlots de parenté qui concernent Danielle.

Chez sa grand-mère, dans la bourgeoisie tournaisienne, son grand-père et son père sont des notaires.

Chez sa bonne-maman, la belle-famille future vit de la transformation de l'orge en malt pour la bière, et du négoce des draps, dans la ville d'Alost.

Danielle veut tout dévoiler des zones d'ombre et de secret qui caractérisent le passé, même si elle y met de la préciosité et si elle choisit des expressions quelque peu formalistes, comme s'il importait de ménager ses aïeules, pourtant décédées depuis longtemps.

Dans ces vies caractéristiques de leur époque et de leur milieu, trop de choses ont été trop bien réglées en fonction de l'image donnée à l'extérieur. L'argent et la réussite n'apportent qu'une partie du bonheur, ils ne résolvent pas tout.

« L'odeur et l'image de la richesse » ont beaucoup indisposé Danielle dans son adolescence. Elle a rêvé d'une existence plus simple, plus chaleureuse, et s'y est employée elle-même dans des formes décontractées, plus actuelles, le moment venu.

Certains parents accordent, certes, une place à la littérature, à la lecture, à l'écriture, ce qui a donné à Danielle « le goût de la langue et du livre ». Mais il y a moins bien. En face d'un homme énergique, dur, irritable, la femme doit s'efforcer de négocier. Une mère se montre perfectionniste, craintive, surprotectrice. Des sœurs s'entendent mal, bloc contre bloc. Deux jeunes enfants perdent la vie trop tôt. Daniel, un oncle malade, angoissé, disparu avant l'âge, donne son prénom à l'auteur. Lorsque la maman décède de façon prématurée, le veuf épouse la belle-sœur.

Deux conflits majeurs ternissent la fin de vie des aïeules. Le premier se révèle du côté de la grand-mère, tuberculeuse depuis les années 1930. Son nécessaire isolement au milieu des siens engendre sa mélancolie et sa déprime. Elle va vers la mort, qui survient en 1944. Deux petits-enfants contaminés décèdent entretemps, ainsi qu'un fils adulte. La transmission du bacille est imputée à l'aïeule, dans la rancune et sans indulgence.

Apparaît ensuite une bataille juridique qui embrase l'atmosphère de la tribu lorsqu'un jeune fils de l'autre clan s'ingénie à accaparer des biens ainsi que l'héritage commun. La lutte familiale est féroce, elle engendre les ruptures. La bonne-maman est reléguée dans un silence total, en raison de l'appui qu'elle a donné au complot. Elle ne resurgit qu'au moment d'une thrombose, suivie de sa mort, en 1975.

Le récit s'achève par la mise sous scellés de sa maison. Mais on sait déjà qu'un procès laborieux a rétabli les droits de chacun.

On est cent ans plus tard.

Danielle a du caractère. Elle a raconté comment elle avait développé son aversion contre

l'injustice, l'importance excessive de la richesse, les cassures du lien familial.

En épilogue, elle se réjouit d'avoir voulu clarifier le passé, sur le tard, de façon à améliorer sa reliance avec les deux clans en brisant le mutisme qui les handicapait.

5.3 L'autobiographie sous forme de mémorial

Le « mémorial » dont il est rendu compte ci-dessous est reproduit en illustration de couverture du présent numéro. C'est un dessin de la main de Jules Clément Vosch, le père de Simone Bellière. Ce Mémorial est esquissé au verso d'un brouillon de lettre, sur une feuille de papier quadrillé, croquis au crayon noir, légèrement aquarellé.

5.3.1 *Croquis aquarellé, 1914, Mémorial de Jules Clément Vosch (1891 – 1927), MLPA00125. (Écho : Nadine Dekock.)*

Il s'agit d'une simple feuille comportant deux croquis sur la face recto.

Le croquis supérieur représente manifestement un exode. Un personnage mythique portant un vêtement rayé surmonte l'ensemble de la scène. Il est entouré de part et d'autre d'une inscription :

« Il me regardait d'un air tellement ahurit (sic), ne comprenant pas ce que cette guerre lui menagait (sic). »¹⁸

Plus bas, une charrette où s'entassent des objets sur lesquels est assise une silhouette féminine et tirée par deux bœufs.

Cette charrette est entourée de divers personnages en marche, un vieillard avançant tête baissée, semblant écrasé par la fatalité et tenant un enfant par la main, deux personnages marchant à sa gauche et d'autres derrière ceux-ci.

Le croquis inférieur représente un aigle culbuté vers l'arrière, le poitrail traversé d'une flèche. Une date : 1914 ?

¹⁸ La transcription respecte l'orthographe du document original.

5.3.2 Jules Clément Vosch (1891-1927), *Croquis aquarellé*, 1914, *Mémorial*, MLPA00125. (Écho : Simone Bellière.)

« Mémorial » est le nom donné par Philippe Lejeune et Catherine Bogaert à un journal intime prenant la forme d'une trace unique « ayant pour fonction non pas d'accompagner le flux du temps, mais de le fixer dans un moment-origine. »¹⁹

Ce Mémorial comporte trois parties.

Quelques lignes manuscrites situent le contexte :

« Il me regardait d'un air tellement ahurit (sic) ne comprenant pas ce que cette guerre lui ménagait (sic). »

Le dessin central figure une image de l'exode, telle que décrite dans l'écho de Nadine Dekock. Une lourde charrette paysanne, tractée par une vache (ou un bœuf) est encadrée par un groupe de villageois qui s'ébranle, avance lentement sur un chemin, tête basse, dans une attitude accablée. Le groupe se prolonge en silhouettes indistinctes. Ce croquis répond à l'interlocuteur invisible. « Voilà ce que ménage cette guerre ; des femmes, des enfants, des vieillards, fuyant leur village en emportant les quelques biens qu'ils ont pu rassembler. »

Le personnage qui figure au-dessus du groupe prête à interprétation. Je ne pense pas que ce soit un personnage mythique. Peut-être la silhouette d'un personnage, inachevée ? Peut-être est-ce l'interlocuteur inconnu auquel l'auteur adresse le message manuscrit ? Peut-être ne représente-t-il rien, seulement un coup de crayon inutile, oublié.

La date 1914, suivie par un point d'interrogation précise le moment.

À gauche de la date, un aigle (?) est transpercé par une flèche. Le symbole est énigmatique.

¹⁹ Philippe, Lejeune, Catherine, Bogaert, *Le journal intime, Histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006, p. 24. Philippe Lejeune et Catherine Bogaert donnent l'exemple de Blaise Pascal « qui n'a noté qu'un seul moment de sa vie, l'illumination du lundi 23 novembre 1654, sur un papier daté qu'il a cousu jusqu'à sa mort dans la doublure de ses pourpoints » (*id.*).

5.4 L'autobiographie et l'émigration

Le récit autobiographique dont il sera rendu compte ci-dessous fait partie des témoignages qui soulignent l'importance pour le migrant de se rattacher à un sentiment d'appartenance à l'Europe.

5.4.1 Tamara Gramm (nom de jeune fille), « *J'y étais* », autoédité au format livre (20 x 20,5 cm), couverture couleur, 197 pages, exemplaire non daté, illustré de photos noir et blanc ; Tamara Tytgat (nom d'épouse), *Bisous pour demain*, autoédité au format livre (20 x 20,5 cm), couverture couleur 196 pages, exemplaire daté, 7 septembre 2009, illustré de photos noir et blanc. MLPA00199/1 et 00199/2 (Écho : Francine Meurice)

La déposante, Madame Tamara Tytgat Gramm, a joint un document à son texte, une lettre aux amis lecteurs, dans laquelle elle précise que son livre est en vente pour soutenir l'association « Sou du vieillard » et que, étant « d'origine ukrainienne, elle vient d'éditer un livre biographique sur les circonstances et les péripéties de sa jeunesse, le communisme, la guerre et la déportation en Allemagne qui l'ont conduite ici, près de nous. C'est une tranche historique de notre chère Europe. »

Par sa volonté d'écrire sa « monographie familiale »²⁰, Tamara Tytgat Gramm entre dans la catégorie des grands passeurs de la transmission et le double titre de son autobiographie exprime bien les deux versants

²⁰ « Mais il faut des monographies. Autres moyens d'atteindre la réalité sociale, et non moins utiles, non moins indispensables à l'étude, à la recherche. Les *monographies* de familles posent des problèmes rares, plus délicats, plus particuliers ; elles mettent mieux en contact avec la vie. Elles provoquent des surprises, des étonnements. Elles révèlent des accidents. Elles inquiètent. Elles font réfléchir. » (Lucien Febvre, *Pour une histoire à part entière*, Paris, École des Hautes Études en science sociale, 1982.)

qui caractérisent habituellement cette démarche : témoigner « *J'y étais* » et donner un héritage « *Bisous pour demain* ».

Née en 1926 à Gorodok, en Ukraine, à la frontière de la Pologne et à la « croisée des immigrations depuis la nuit des temps », Dagmara, renommée Tamara Gramm, bessarabienne, se dit européenne et citoyenne du monde. Et c'est là tout l'intérêt de la posture d'écriture que Tamara Gramm choisit pour raconter son existence à ses descendants, mais non exclusivement, car elle s'adresse aussi bien à tous ceux qui la liront et dès l'abord, nous sommes invités à l'entendre pour comprendre un peu mieux nos origines : « Pour vous situer mes origines et un peu les vôtres, je dois revenir en arrière et me référer aux récits de ma mère.... » (*Bisous pour demain*, p. 17). Par cette invitation, le lecteur devient avec elle européen et mieux, citoyen du monde.

Cela fonctionne d'autant mieux que la monographie familiale contient des photos semblables à celles des albums des familles belges contemporaines. Mêmes portraits de quatre générations réunies, mêmes gestes d'enlacement des enfants, mêmes regards insistants à l'objectif, mêmes coiffures, mêmes modes vestimentaires. Mêmes façades – on est à Liège. Tamara y est arrivée avant la fin de la guerre avec son futur mari, Henri, « un wallon », rencontré alors qu'elle était déportée à Hanovre en 1942 et que, lui, était prisonnier des Allemands.

Et ces autres images, qui viennent de l'enfance en Ukraine, nous sont familières également, par leurs visages typés et leurs paysages, que nous avons vus dans les films russes en noir et blanc au musée du cinéma à Bruxelles. Il nous serait donc ainsi permis d'être un peu slaves.

Et puis voilà les clichés du Congo belge, des 10 ans sous l'égide de l'Union minière au Katanga. Mêmes poses des jeunes femmes élégantes appuyées aux portières des grosses voitures. Les photos de Tamara ressemblent à celles de ma mère à Albertville.

Les trois périodes de l'histoire dont Tamara Gramm veut témoigner, le communisme, la guerre, le Congo belge « parce qu'elles n'existent

plus » sont par son récit placées à proximité de nous et nous y retrouvons des souvenirs qui resurgissent des brumes de notre mémoire de citoyens du monde : le ski dans la neige des forêts de Teteriv infestée par les meutes de loups, l'étreinte des bras de la mère dans le grand lit de la chambre sans chauffage de la datcha, la fuite des ancêtres vers l'Ukraine à Irpen après la révolution, la mort prématurée du grand-père, puis du père à cause de la famine et du typhus en 1933, le ravin de la vieille femme – qui n'est pas nommé mais pudiquement évoqué – où 100.000 personnes, des juifs, des tziganes, des résistants et des communistes furent massacrés par les nazis à Babin Yar en 1941, la recherche de nourriture pendant la guerre et les privations pour échapper aux dangers de la prostitution organisée par l'armée allemande, les humiliations de l'absence de liberté et puis la vie plus sereine dans les fermes lors de la déportation, les suicides des filles mères et les autres victimes de la guerre qui ne sont pas celles du front, l'amour et les rencontres dans les bals dans les granges qui préparent les autres migrations vers l'ouest, les retrouvailles par la Croix Rouge des familles séparées par la guerre, la vie coloniale au Congo ressentie comme un contraste par rapport à tout le reste, moment vécu comme une fête permanente de plaisir et de luxe dans une société mondaine et privilégiée.

Quand Tamara Gramm raconte, il y a entre les lignes le souffle d'un très grand plaisir de vivre qu'il lui est impérieux de communiquer et aussi une volonté non dite, sauf dans les marges, de restaurer l'image des ukrainiens de l'immigration. Ce faisant, elle réussit à ouvrir grand la porte d'une citoyenneté échappant aux nationalismes et aux communautarismes.

5.5 Regards croisés

Sous cet intitulé figure un échange d'interprétations que certains textes ont suscité en croisant différentes lectures.

5.5.1 Gisèle Bastin, *Mettre un pied devant l'autre*, 41 pp, MLPA 00145.

Un écho de ce texte, rédigé par Raymond Du Moulin a déjà été publié dans *De temps en temps* (2009, n° 7).

5.5.2 Gisèle Bastin, *Mettre un pied devant l'autre*, 41 pp, MLPA 00145. (Écho : Katalin Lakatos et Francine Meurice.)

L'autobiographie de Gisèle Bastin commence par une courte description de la vie de ses ancêtres, retournant pour ce faire jusqu'à 1890, date du prologue et se poursuivant jusqu'en 1983, date de l'épilogue. Il apparaît de ces résumés des vies de toute une lignée, que les femmes, en commençant par son arrière-grand-mère et en finissant avec elle-même, avaient la vie difficile. L'arrière grand-mère avait perdu son mari dans un accident, deux jours après qu'elle eut mis au monde son troisième enfant. Mais elle ne manquait pas de courage et éleva seule ses trois jeunes enfants. La troisième enfant était une fille, Élise, la grand-mère de Gisèle. Son mariage n'était pas heureux, son mari étant aussi indifférent pour elle qu'il était absent comme père. Une seule enfant est née de ce mariage, Jeanne, la mère de Gisèle. Élise a été, malgré son chagrin, très courageuse, elle travaillait beaucoup et élevait Jeanne avec amour. Elle a été la seule qui témoigna de l'affection pour Gisèle qui n'était heureuse qu'auprès d'elle. Parce que son mariage n'était pas heureux, Jeanne trouvait l'oubli dans la maladie et le sommeil ; son mari trouvait l'oubli dans la boisson. Dans une telle atmosphère, commence la lutte acharnée de la petite fille pour recréer une famille heureuse comme elle en voit chez les autres. Elle prend soin de sa mère, elle range leur logis, elle va chercher son père au café, l'aide à trouver la maison où ils habitent, l'aide à monter l'escalier. Elle fait tout pour être reconnue. Sa présence et sa responsabilité admises, elle fait tout ce qui est en son pouvoir pour se faire aimer. Mais les parents sont trop occupés avec leur propre échec pour s'occuper de la petite fille ou l'aimer.

Alors, puisqu'elle fait trop d'efforts pour son âge, sans aucune récompense, elle attrape plusieurs maladies. Tout d'abord l'asthme, la pneumonie, la pleurésie, une suspicion de tuberculose et à l'adolescence la poliomyélite. Elle affronte ces maladies avec courage et se soigne autant que possible elle-même. Elle doit

subir plusieurs opérations pour pouvoir employer ses jambes.

Finalement, elle doit rester six mois dans un hôpital. C'est là qu'elle rencontre son futur mari, un jeune homme très malade. Elle prend encore une fois des responsabilités, elle doit se sentir utile et aimée. Le lendemain de sa sortie de l'hôpital, ils se marient. Puis « Nous fûmes bien peu heureux. Sa mentalité, son état dépressif ne laissèrent pas la place à l'amour ni à la sexualité ». Malgré cela ils eurent deux petites filles. L'état de son mari se détériore soudain, il doit entrer à l'hôpital. Quelque temps après, ils divorcent.

Après quelque temps elle travaille comme infirmière. Elle gagne de quoi les faire vivre, elle s'inscrit à l'université et obtient son diplôme en 1973 à quarante ans. Pendant ses études elle tombe amoureuse et ils se mettent à vivre ensemble. Il a quatre enfants, elle en a deux. Pour tenir le ménage et travailler en même temps, elle fait tout toute seule. Son compagnon ne l'aide pas. Il s'amuse à la rabaisser et à démontrer sa supériorité. Mais elle est trop amoureuse et se laisse faire. Elle sent qu'elle devient l'esclave de cet homme. « Ce ne sera qu'à la troisième fois qu'il me frappa, à nouveau très violemment, que je décidai de le quitter. »

Dans sa conclusion, elle voit avec plus de sérénité sa vie, sa souffrance. « Ce n'est qu'après de longues années de psychanalyse que je comprends la résonance du délire familial, trouve de la sympathie et de l'indulgence pour la petite fille solitaire, l'adolescente vengeresse, la femme amoureuse et aveugle que j'ai été. »

Il faut admirer la force et la persévérance de Gisèle Bastin dans sa quête de bonheur, dans son effort continu pour se sentir aimée, le courage de faire face à ses devoirs malgré sa souffrance. Elle n'a pas cherché l'oubli dans les maladies, au contraire elle les a vaincues et finalement elle est arrivée à une compréhension que tout le monde peut lui envier. Elle n'a pas réussi à créer une vie familiale heureuse, mais ses deux filles vivent ce bonheur avec de braves maris et des enfants équilibrés, grâce à elle. Peu

de gens arrivent à un tel résultat malgré de telles épreuves.

P.S. L'histoire que Gisèle Bastin nous raconte, me fait penser en parallèle à l'histoire de la Belgique et d'autres pays de l'Occident. La pauvreté et même la misère de la classe ouvrière, l'impossibilité de s'en sortir par le travail bien fait ou par l'étude, la brutalité des hommes qui doivent plier l'échine à leur poste et traduisent leur déception d'une vie sans avenir à l'intérieur de leur famille, c'est cela l'histoire que Gisèle Bastin nous raconte. Puis, peu à peu, les pays s'enrichissent, l'éducation devient possible, les droits de l'homme explosent, la classe ouvrière se syndicalise et ceux ou celles qui deviennent plus forts après chaque entrave qu'ils ou elles doivent vaincre, peuvent sortir de la classe ouvrière et monter dans la hiérarchie de la société. Ce parallélisme entre la famille Bastin et le pays est une démonstration sociologique très intéressante.

[À l'écho de Katalin Lakatos s'ajoute la réflexion complémentaire de Francine Meurice]

La manière dont Gisèle Bastin s'y prend pour écrire son autobiographie me fait penser à Ronald Laing dans *Nœuds* (1969). Les *nœuds* sont autant de très courts scénarios que le psychologue et psychanalyste britannique écrit pour témoigner des situations psychologiques de ses patients, en les dégagant de leurs contenus, pour les pousser vers la schématisation afin que l'on puisse entrevoir « l'ultime élégance formelle de ces textures de la maya » (R. Laing 1969), des illusions.

Pour Gisèle Bastin, comme pour Laing, écrire et réécrire jusqu'à réussir à formuler un théorème du nouage de soi fait avancer l'interprétation et reculer le leurre. – *Mettre un pied devant l'autre*, intitule-t-elle son autobiographie qui croise trois fils de paroles et pas seulement des pas.

Il y a la parole du *je* qui dit le récit de vie à la première personne. Il y a la parole de la psychologue de profession qui choisit sa filiation théorique en inscrivant sa personnalité psychique dans une transmission intergénérationnelle de six femmes dont les vies se succèdent de 1890 à 2008. Il y a quatre

nouvelles qui réécrivent – sans doute à l'instigation d'un exercice d'atelier d'écriture – sur un autre registre, en les déployant et en utilisant la troisième personne, pour deux d'entre elles, quatre détails cruciaux du récit central.

Ces trois prises de parole sont spatialement identifiables dans le petit volume dactylographié. Les quatre nouvelles sont en italiques et ponctuent le récit à intervalles réguliers aux pages 11, 23, 31 et 38. La méta-analyse psychologique encadre la narration centrale, gardienne du seuil d'entrée et du seuil de clôture, ménageant ainsi, dans un prologue et un épilogue, la transition vers l'espace de la confiance de soi.

P.S. Le titre d'un des fascicules théoriques déposés par l'auteur en annexe à son récit autobiographique, « Nous ne parvenons pas à vivre ensemble alors que nous nous aimons », s'apparente également à la formulation des *Nœuds* de Laing.

5.5.3 Gisèle Bastin, *Mettre un pied devant l'autre*, 41 pp, MLPA00145. (Écho : José Dosogne.)

Dès la naissance de Gisèle, tout est en place. La gamine sans importance sera seule, révoltée, mais dévouée, responsable. Elle assurera le bonheur des autres ; elle en fera toujours plus, et même trop, jusqu'à la surenchère, voire l'échec de sa santé.

Gisèle-enfant parie sur le bonheur. Elle le défie. Le challenge est ouvert. S'oublier est possible et permet d'être remarquée. Le père immature, la mère irresponsable, malade ou déprimée, le voisin abuseur, les deux compagnons impossibles : chacun d'eux apporte amour et souffrances.

Gisèle-adulte jouera toujours la corde héroïque. Il s'agira de tout prendre en charge, y compris le délire des autres. La dépendance pour être aimée. Pour exister dans les yeux et dans le cœur de chacun.

Le parcours est acrobatique. Les obstacles s'additionnent. Il y a les maladies : l'asthme et le préventorium. La poliomyélite, et l'hôpital pendant deux ans. Gérer l'inacceptable : est-ce un programme ? Le kamikaze est héroïque. Elle

devient puéricultrice, puis infirmière, elle a des enfants, elle fait une longue psychanalyse, puis des études de conseillère conjugale. Elle est enseignante dans son école, fonde un centre de planning familial avec d'autres et réussit finalement des études universitaires à 35-40 ans. La voilà psychothérapeute analytique.

Tout est magnifiquement perçu, dit, écrit, par Gisèle. Une sensibilité extrême, des souffrances sublimées et, à travers l'inattention des autres, le plus souvent, la découverte de soi et de l'autre.

N.B. Gisèle Bastin a déposé à l'APA-AML, pour qu'elles soient versées au Fonds, quelques brochures écrites de sa main qui ont trait à son activité professionnelle.

5.5.4 Vincent Dubois, *Mémoires*, tome I, « Contexte liminaire », 94 pp. APA-Bel-152. (Écho : José Dosogne.)

Les Mémoires déposées à l'APA par Vincent Dubois sont réparties en trois tomes. L'ensemble compte 250 pages de format A4, à la présentation impeccable. L'avant-propos du tome I présente les trois textes reliés séparément.

Il s'agit d'un homme qui sait ce qu'il est et ce qu'il a été. On le perçoit d'emblée. Le dessin dépasse cependant la seule relation : il s'agit du bilan d'une vie. Dès la première ligne, il est question d'entreprendre.

Le propos est clair : de formation scientifique, V.D. veut écrire sur lui-même en évitant d'être trop littéraire. Le vécu est partout présent ; les anecdotes et les détails surabondent. On y trouve la vie à l'ancienne et l'identité wallonne, avec sa langue. Les temps modernes d'après guerre font l'objet des tomes II et III.

Par leur importance, les indications et les précisions peuvent s'apparenter à un travail de tendance quasi ethnologique, qui m'a rappelé, titres scientifiques en moins, les recherches de Pascal Dibie (j'en cite deux : *Le village métamorphosé* et *La tribu sacrée*).

Les références à notre ami Jean Nicaise sont multiples.

Œuvre de loisir entreprise à 79 ans, le premier tome auquel je me suis limité ici va de 1926 à 1944, c'est-à-dire de la naissance de V.D. à ses 18 ans. Il a été rédigé à partir de 2003.

Je ne cache pas ma sympathie pour cette première tranche de souvenirs, de descriptions, et d'expression d'un ressenti particulier qui tient à la résurgence de la jeunesse de l'auteur, à 60 ans de distance. On est convié dans le pays des charbonnages. Papa est mineur de fond. Les contacts humains sont ceux de l'échelon patriarcal : milieu ouvrier, familles nombreuses, potagers, pas d'eau courante ni de sanitaires décents, vie frugale, parler local, mandoline, accordéon, groupes de musique, jeux de cartes, petite balle au tamis, ducasses, bistrots. La dignité et la fraternité sont manifestes. Les houillères sont vraies, la silicose également. La sidérurgie, les canaux, les corons dessinent le paysage. Le plein emploi assure même du travail aux femmes. Les liaisons à travers la région souffrent de nombreuses difficultés. Les négoces sont souvent ambulants. La présence animale s'avère abondante. La religion, le culte des morts, le paradis, l'enfer, et l'importance des punitions sont des choses prégnantes. L'enfant de chœur V.D. fait sa première communion mais la fête est quasi païenne. L'école moyenne de l'État avec option du cours de morale compense le conditionnement catholique familial.

La crise et la menace totalitaire hantent les années 1930. La guerre éclate. L'exode conduit la famille dans le Gers. Que de différences entre les campagnes françaises et belges ! Au retour, la vie sous l'occupation est décrite. Les hostilités se sont étendues au monde.

Il n'est pas nécessaire d'établir la recension complète des sujets abordés, d'autant que le lecteur se découvre parfois étourdi par une sorte de volonté propre à V.D. de tout dire. Mais il est important de réaliser combien les années 1930 et 1940 se ressemblent dans les régions wallonnes. Les récits croisés des déposants de l'APA sont très proches ; ils parlent de la vie fruste, de l'exode, de la guerre, avec des images analogues. La modernité est attendue. En tant que lecteur, je précise à cet égard qu'un Américain (Ernest Hemingway ou Tennessee William ?) considérerait l'Europe entière comme « une vieille brocante ».

Médaille d'or à la fin de ses humanités, V.D. peut sans doute songer à une belle carrière. Mais le texte ne le dit pas encore. L'étudiant devient mineur de fond, mais il ne s'agit que d'échapper

aux Allemands. Il manipule les wagonnets à 340 mètres sous terre. Le père est silicosé, il quitte la mine. La famille fait du commerce (du marché noir), Vincent y prend part à l'occasion. Le reflux de l'occupant amène les GI, les jeeps, les GMC, les M.P. Vincent baragouine l'anglais, il s'autoproclame interprète. Les parents ouvrent une petite épicerie. Le père finit par être reconnu invalide à 75%, mais trop tard, 15 jours avant sa mort à 60 ans.

Une difficulté peut se présenter ici pour le lecteur : comment se mettre à distance de la réussite affichée dès la couverture ? On constate par chance que le tome I échappe à l'amalgame.

5.5.5 Vincent Dubois, *Mémoires*, tome II, « Les études et la carrière », 72 pp. APA-Bel-152. (Écho : José Dosogne.)

Vincent Dubois présente l'ensemble de ses Mémoires dans le tome I. Dans le tome suivant, il aborde son programme d'études supérieures sans préalable : autour de lui, on se dit qu'il peut devenir technicien, régent en mathématiques, voire universitaire, suivant une échelle de difficultés croissantes d'organisation et de dépenses.

L'ensemble représente un beau document, un véritable témoignage de courage personnel et de combat. Une exploration des possibilités et des moyens en présence conduit l'étudiant à une décision majeure : il assumera lui-même le financement des cinq années à l'ULB, il fera les études d'ingénieur civil. L'argent constitue un problème de base ; heureusement une cousine le loge pendant deux ans. La rentrée a lieu à une date particulière : janvier 1945. Dès l'abord, V.D. travaille de façon régulière et organisée. Son budget sera alimenté par des aides diverses et des petits boulots. Le système D est de rigueur. V.D. côtoie de nombreux cercles. Les premières amours apparaissent en deuxième année de candidature. L'orientation est choisie en fonction des opportunités pratiques du moment : il s'agit des constructions civiles. L'octroi d'une bourse universitaire est la bienvenue.

Ingénieur civil des constructions en juillet 1949, V.D. est recruté immédiatement par les

Voies hydrauliques. Il se marie et accomplit son service militaire à la Force Aérienne comme candidat officier. Sa carrière proprement dite commence sur la Sambre en novembre 1950. Dix ans plus tard, il est ingénieur en chef directeur des Ponts et Chaussées. Il enseigne et il donne des cours particuliers, en s'occupant aussi de travaux privés. Les Associations et les Cercles ne sont pas oubliés pour autant. Vincent Dubois aime rappeler à de nombreuses reprises qu'il est partout apprécié.

La première auto du couple est une R4, et le premier voyage les conduit à Lourdes. Un enfant naît ; le second meurt après la naissance. Il y a d'autres décès parmi les proches.

Au bout de neuf ans, la jeune famille quitte le domicile des parents. On est en 1961, l'année des grosses inondations de janvier. V.D. dirige alors le service de la Sambre. Créateur du port autonome de Charleroi et son premier directeur, V.D. lancera l'exploitation immobilière du domaine portuaire. Il assurera la présidence jusqu'en 1995. C'est lui qui sera chargé de la prospection et de la réalisation des barrages de l'Eau d'Heure, alors que parallèlement s'achèvent le Canal de Charleroi et le plan incliné de Ronquières.

L'auteur décrit sa mission en Bolivie de 1975. Il s'agit d'une entreprise à risques, plutôt que d'un voyage d'agrément. Les congrès se succèdent : Ottawa, Leningrad, Tokyo (1978), New Delhi (1979), Rio de Janeiro (1982), Djakarta (1986), San Francisco (1988). Le tout représente un bouillon de culture peu commun. L'État belge n'assume que les frais officiels. Les personnes accompagnantes et les circuits touristiques annexes sont payés par les voyageurs.

La fin du récit est réservée au drame qui voit mourir le couple de ses amis Jadoul, dans un accident de voiture à 38 et 39 ans. Vincent Dubois sera le tuteur des trois orphelins.

5.5.6 Vincent Dubois, *Mémoires*, tome III, « Entrer sans le vouloir en Politique », 1975-1976, 80 pages dactylographiées + annexes, APA-Bel-152. (Écho : Nadine Hardt-Dekock avec la réponse de Vincent Dubois.)

N.B. Le texte ci-dessous est la version complète qui n'avait paru que partiellement, sans les commentaires de l'auteur, dans *De Temps en temps* n° 7.

Socialiste depuis 30 ans, Vincent Dubois participe à un groupe de réflexion sur l'organisation du pays pour le cas où le Parti reprendrait le pouvoir.

Il est aussitôt distingué par la collaboration qu'il apporte à l'organisation des Voies Navigables et proposé, dès que possible, à participer au Cabinet de Guy Mathot jeune ministre de 36 ans (Travaux Publics et Affaires Wallonnes).

C'est alors une longue suite de descriptions du travail au cabinet entrecoupées de descriptions des mœurs de l'époque (cela a-t-il tellement changé ?) : bureaux vandalisés par les précédents détenteurs des lieux, mais reconstruits aussitôt avec luxe par la régie des bâtiments, présence obligatoire d'une secrétaire qui intercepte tout : courrier, téléphone, factures, etc. Elle lui enseigne la façon d'éconduire poliment des demandes qui ne sont pas dans la ligne.

Comment jouer avec les lois et les règlements, comment arriver à ses fins malgré eux et par eux, comment jauger son rôle dans l'ensemble des rouages administratifs : voilà quelques-uns des nouveaux apprentissages auxquels sera soumis ce nouvel arrivant.

Les horaires ont aussi de quoi surprendre : parfois la nuit doit y passer, le Ministre n'est pas toujours là où on l'attend ni à l'heure convenue. Parfois, les menaces pleuvent de la part de la population et un permis de port d'arme n'est pas superflu. En quel pays vivons-nous ?

À peine a-t-il trouvé ses marques que voilà un changement de gouvernement et un changement d'attributions pour lui. Le voilà Chef de Cabinet-adjoint de Guy Coëme avec d'autres attributions et une nouvelle équipe, bien

sûr. Le voilà dépouillé aussi de sa secrétaire et de sa voiture de fonction. Démission !

Il décide alors d'organiser sa vie autour de la construction d'une maison et de l'aménagement d'un jardin dans la commune de Gerpinnes. C'est le début d'une nouvelle vie...

Il s'intègre de plus en plus à la vie locale (dont la marche Sainte-Rolande) jusqu'au jour où le PS local vient frapper à sa porte.

C'est la vie de la politique locale qui l'occupera désormais : préparation de l'« après élections », de tracts électoraux, campagne. Il sera élu en tant que conseiller communal de l'opposition. Escarmouches : le budget communal, les missiles à Florennes, le classement de l'hôtel communal, l'installation électrique de l'église de Gerpinnes, les inondations du 24 août 1987, tout est occasion de débattre à la clochemerle...

Arrive Roland Marchal, un jeune homme très habile à préparer des animations, à aider les ayants droit. Il cherche à faire de la politique, mais comment ? Vincent Dubois lui ménage un entretien avec Philippe Busquin. Il est accepté au PS et assure Vincent qu'il deviendra bourgmestre. Ce qui fut fait, après moult péripéties, certaines, connues et racontées et d'autres, probablement inconnues encore à ce jour.

Devenu bourgmestre malgré lui, Vincent Dubois considère que la vie d'un bourgmestre présente des aspects festifs fort agréables : mariages et même divorces, fêtes officielles, certaines fêtes folkloriques comme celle de Sainte-Rolande. Mais aussi il lui incombe des devoirs pas toujours de nature à faire régner la paix dans le village.

Le bourgmestre doit donc louvoyer entre les différentes tendances. Mauvaises volontés parfois qui attendent un changement de couleur politique du bourgmestre pour se débloquer. Une bonne entente idéologique entre le bourgmestre et le chef du corps de police est bien nécessaire pour venir à bout des problèmes les plus évidents.

Pour l'obtention de crédits, son passage par les cabinets ministériels a permis de résoudre certaines situations, mais pas toutes, malheureusement. Gestion du personnel ouvrier

(on est parfois à deux doigts de la grève), administratif, des pompiers (qui va payer ?), agricole... tout cela n'est pas de tout repos. De plus, découverte de cadavres dans le placard, aide à la gestion du club sportif. Et pour finir, une circulaire sur la gestion des cumuls... qui ne vise que les retraités ! Il doit quitter son poste de bourgmestre ou renoncer à la présidence du port autonome de Charleroi.

Il est clair qu'un natif de Gerpinnes brigue le poste de bourgmestre. Vincent Dubois terminera son mandat mais n'en aura pas un second.

Entretemps, des expéditions se préparent un peu partout en Belgique pour venir en aide aux roumains particulièrement démunis. Une collecte de vivres et de vêtements est organisée dans le village et stockée dans un entrepôt à Charleroi. Elle disparaîtra avant qu'on ait pu organiser le transport vers la Roumanie.

Les élections arrivent. Il reste conseiller communal et reçoit des fleurs, félicitations de plusieurs personnes qu'il pourra glisser dans les mémoires qu'il est en train d'écrire. Il y manque beaucoup d'enseignements et de considérations d'ordre philosophique et social. Mais il laissera tout cela à l'appréciation des lecteurs.

« Sans autre conclusion, je terminerai donc ici satisfait du travail accompli, bien qu'inachevé. »

Divers documents terminent ce tome : des notes sur Julien Lahaut ; des détails sur la loi Vandervelde ; des notes sur l'Amazonie brésilienne sur les inondations du 24 août 1987 ; diverses photos et planches.

Commentaires de Vincent Dubois

Dans ce tome III de mes mémoires, j'ai découvert et décrit les pratiques d'usage dans les cabinets ministériels, transformations extrêmement coûteuses, décorations, ameublements, recrutement de personnel invisible ou visible mais indisponible... ce qui était de pratique courante à l'époque. Ce qui n'émouvait personne et maintenant la presse s'excite sur des faits mineurs comme « la douche d'Arena » et autres cumuls comme si c'était nouveau.

Il est vrai qu'un des premiers arrivés au cabinet Mathot, en tant que membre de la

Commission Infrastructure du PS, au titre d'Ingénieur en chef-Directeur des Ponts et Chaussées, j'étais un peu perdu, tant les méthodes de travail sont différentes par rapport à l'Administration. Mais, heureusement, la secrétaire chevronnée mise à ma disposition, m'a rapidement mis au courant des usages pratiqués dans les cabinets (sans intervenir dans les matières légales ni administratives).

Au principal, j'étais chargé du « soutien du débit de la Meuse », ce qui impliquait la création de barrages réservoirs, dont celui de l'Eau Noire. Ce qui m'a valu l'ire des « Couvinois en colère », de nombreuses lettres de menaces, manifestations, envahissement de domicile.

Avec les changements de gouvernement, je suis passé chez Busquin, puis chez Coëme, comme chef de Cabinet, d'où je suis parti en claquant la porte, quand le prénommé est devenu Ministre de la Défense Nationale.

Je réintérais l'Administration.

En ce qui concerne la période du « PS local », comme j'avais fait construire une maison de campagne à Gerpinnes, j'étais relativement connu, les « camarades » du coin sont venus me solliciter, j'ai accepté la dernière place de la liste et ai été élu au premier scrutin.

Six ans plus tard, je devais servir de tremplin au profit du rusé Marchal qui, bien qu'affilié au parti, souhaitait mener sa liste de « Renouveau Communal » aux élections, considérant que, de la sorte, l'alliance des deux groupes ferait majorité et, pas de problème, ce serait moi le bourgmestre. Cette opportunité a donné raison à Marchal : « un bourgmestre socialiste à Gerpinnes, ça ne s'était jamais vu ».

Comme fut dit fut fait, mais j'ai dû, de ce fait, renoncer à l'avancement de Directeur Général qui m'était présenté sur un plateau d'argent et qui était bien plus avantageux.

Comme bourgmestre, j'ai surtout voulu montrer que, pour la population, le bourgmestre dispose de tous les pouvoirs, alors qu'en réalité, il en est bien démuné.

Au niveau de la police, il n'en est le chef qu'en matière administrative et non répressive. Il n'a aucune compétence en matière foncière. Voire son autorité sur le personnel communal...

Par contre, en cas d'accident, la responsabilité du bourgmestre est généralement mise en cause.

5.6 Les carnets

5.6.1 Les carnets intimes. Marie-Thérèse Dosogne, *Qui es-tu ? De la manipulation au perfectionnisme*, (93 pp). MLPA 00136. (Écho : Francine Meurice.)

N.B. Une autre lecture de ce document autobiographique, proposée par Simone Bellière, est parue dans *De temps en temps*, n° 6.

Le texte déposé par Marie-Thérèse Dosogne dans le patrimoine autobiographique est un assemblage de pages manuscrites, consignées dans de petits cahiers, et de tapuscrits. Les annotations paratextuelles gèrent la chronologie des 23 épisodes.

Qui es-tu ? De la manipulation au perfectionnisme, est l'histoire de Maïté, enfant, adolescente, jeune adulte jusqu'au seuil de sa rencontre avec André avec qui l'on suppose que commencera une autre histoire, celle d'un couple. Maïté est le nom que donne Marie-Thérèse Dosogne à son personnage en choisissant d'écrire son autobiographie à la troisième personne. La question liminaire que se pose l'auteure à elle-même *Qui es-tu ?* ouvre l'espace d'un dialogue dans lequel le *je*, rejeté hors du texte, demande ainsi sans cesse au *tu* du titre ce qu'il en est de cet être « Maïté » qui en arrive à dire « qu'elle n'a pu trouver refuge qu'en elle-même » (p. 76). Révélation centrale pour celle qui, murée dans l'esseulement, découvre, au moment de dire cela, que dire est possible hors de soi-même si c'est dans le cadre protégé de l'écriture intime.

Le lecteur, lui, saura que la confidence trouve son acmé dans cette page essentielle car le *je*, partout volontairement absent du texte, y reprend la parole, devenu enfin capable de répondre lucidement, en son nom, au bout de cette entreprise de connaissance de soi qu'est le travail d'écriture. « Maïté n'a pas pris parti pour son frère, mais *je* pense qu'elle n'a pas pris parti du tout : ballottée depuis belle lurette entre les phantasmes fous de son père, les occupations et

renoncations de sa mère, les élucubrations du clan, elle n'a pu trouver refuge qu'en elle-même et tout ce qui se passait en dehors d'elle ne l'atteignait plus » (p. 76). Ce scénario succinct, incisif, essentiel – comme l'est toute la facture du texte – désigne l'abyme, le centre de l'écu, la signification noyau autour de laquelle le moi s'explique. Ce moi, exprimé à la première personne, n'apparaît qu'une seule seconde fois, en discours direct libre, à un autre moment de tension, lorsque Maïté doit passer l'examen oral, dernière épreuve pour obtenir son diplôme de couture et qu'elle reste prostrée, muette, inconsciente devant le jury : « En hésitant quelque peu elle s'avance vers cette longue table recouverte d'un tapis vert : mon dieu que tout cela est solennel, et tous ces yeux fixés sur *moi* » (p. 56). Malgré son incapacité à vaincre son angoisse de s'adresser à des adultes pour répondre aux examinateurs, Maïté obtiendra son diplôme brillamment. On sait aussi qu'elle en obtiendra un second, de dessin et qu'elle enseignera, se sentant plus à l'aise dans la communication avec les adolescents.

Le dessin, Marie-Thérèse Dosogne n'en parle pas beaucoup si ce n'est pour confier que c'est poussée par un de ses professeurs qu'elle s'y engage après avoir constaté que le choix de l'option couture n'en était pas vraiment un. Pourtant, l'attitude de celui qui dessine – voir et se reculer pour donner à voir, transformer la vue en image – est bien présente dès les premières pages du récit. Maïté, née en 1932, habitant à Bruxelles près d'une « gare de marchandises », passe les vacances de son enfance à Vresse, chez sa grand-mère (mémère) en Ardenne. Les premières pages, *Les grandes vacances à Vresse* – par ailleurs beau témoignage ethnographique – décrivent un souvenir idyllique de Maïté ayant eu le privilège d'accompagner son père à la pêche dans les eaux de la Semois. La petite fille, d'abord toute en adéquation avec la sensualité de l'onde claire et des gestes de pêcheur du père, se désintéresse tout à coup de l'action parce qu'« elle ne comprend pas que l'on pêche de si petits poissons ». Elle prend du recul et se met à voir les couleurs de son décor comme s'il s'agissait d'une peinture (p. 5).

Le premier *Qui es-tu ?* résonne déjà dans cette sensation d'étrangeté au père que l'enfant ressent après avoir pourtant tellement désiré cette aventure. La scène est primordiale parce qu'elle raconte le véritable éveil à la sexualité qui n'est pas nommé à ce moment-là mais plus loin, dans des expériences traumatisantes d'attouchement par son grand-père et son oncle. Pourtant toute la symbolique est là. Ce premier chapitre ressemble d'ailleurs à un conte de fées mais qui serait délesté de toute féerie : on part en vacances dans une maison mythique, celle de la grand-mère, décrite comme lieu originel dans sa fonction de rattachement à la lignée, divisée par l'émigration des campagnes vers les villes ; on quitte le temps mesuré pour celui démesuré de l'enfance ; le père suscite le désir de connaissance de la pêche, il permet l'aventure et la sensualité mais laisse la curiosité insatisfaite. C'est la grand-mère qui sera la véritable initiatrice de la petite en lui expliquant que ce à quoi elle a assisté n'est que la pêche (à la fourchette) des petits poissons qui serviront d'appâts, accrochés aux hameçons des lignettes, les lignes de fond que le père ira poser la nuit, dans la rivière, pour attraper les anguilles au petit matin. C'est elle qui montre le seau d'anguilles dans la cave et apprend à Maïté, « dégoûtée par cette masse gluante et mystérieuse » que le plaisir viendra après le dégoût, quand elles seront dans son assiette.

Bruno Bettelheim a analysé, dans sa psychanalyse des contes de fées, la signification des grenouilles et des crapauds, ici les anguilles, comme symboles sexuels ; la petite princesse avant la métamorphose de ces animaux en princes éprouve répulsion, angoisse, parfois colère en leur présence. Le conte de fées neutralise la crainte de cette vie animale, au moment de l'éveil de la sexualité en en faisant une chrysalide d'où jaillira une personne séduisante. Le premier chapitre du récit de Marie-Thérèse Dosogne transmet clairement ce scénario de l'inconscient symbolique : désir, répulsion, connaissance, plaisir. Plaisir oral ici puisqu'il s'agit d'apprécier l'anguille dans son assiette...

Qui es-tu ? Après ce premier éveil naturel de l'enfant dans un cadre bienveillant où le père

joue son rôle ainsi que la mère initiatrice – même si elle est remplacée ici par la grand-mère réductrice d'angoisse –, la reprise de la question liminaire lancinante montre qu'il y a eu rupture dans le processus de construction de la personnalité à un moment donné. Maïté a été trahie. Quand elle confie à ses parents, aux pages 15 et 16, que son grand-père lui a fait subir des attouchements sexuels, elle ne trouve pas la protection attendue. L'absence de réaction, surtout de la mère qui au contraire la laisse dans la culpabilité, lui fait perdre confiance dans les adultes. Il faut souligner que c'est bien cette absence de protection de la mère, vécue comme trahison définitive des adultes qui est là désignée, car on trouve la même réaction dans des témoignages de femmes excisées (Nawal el Saadawi, *La face cachée d'Ève*) qui au moment de la pire souffrance dans leur chair intime, voient leur échapper le dernier des réconforts en comprenant que le regard de leur mère est complice du crime. La scission du moi a lieu à ce moment-là. Plus de douce protection du langage, du symbolique comme dans les contes pour exorciser les expériences angoissantes de la vie mais au contraire, un vécu prosaïque direct, écrit comme tel par Marie-Thérèse Dosogne, de plusieurs expériences traumatiques : deux scènes d'attouchements sexuels du grand-père, une du cousin Marcel, un jeu dépassant les limites avec son frère et une scène de toilette intime de la mère intitulée de manière significative, « Le dégoût ». L'écriture sans fausse pudeur de Marie-Thérèse Dosogne réussit à transmettre au lecteur cette sensation de la violence d'un vécu traumatisant et c'est à l'interprète-lecteur d'élaborer, en écho à cette confiance, le contenu symbolique. À l'inverse des contes de fées qui conduisent les enfants à travers les fantasmes pour mieux les réconforter dans leur connaissance d'eux-mêmes en leur permettant de s'identifier aux petits héros victorieux de ces angoisses fondamentales projetées dans des personnages merveilleux, le récit de M.T.D. nous montre une Maïté aux prises avec le sexe sans érotisation. Ses parents ne lui reconnaissent pas une vie psychique propre. Son père, maladivement jaloux, lui interdit de sortir et l'oblige à dormir dans le lit de sa mère pour lui servir de « duègne », son sommeil à lui étant trop profond pour une telle surveillance. Sa

mère ne lui parle jamais, malgré cette intimité. Sa mère est absente, aux yeux de Maïté. Elle lui reproche d'avoir accepté d'être séparée de son fils, J., confié aux grands-parents durant toute son enfance pour les mêmes raisons de jalousie du père. Pour Maïté, il n'y a donc aucune alliance possible avec les parents car ils ne la reconnaissent jamais comme une personne à part entière.

Paradoxe de l'écriture : Maïté, privée de la protection du langage symbolique et de l'enseignement réconfortant des récits imaginaires – jamais on ne voit sa mère lui raconter des histoires – reconstruit inconsciemment les contenus symboliques des contes de fées. Il n'y a pas que la charge inconsciente véhiculée par les anguilles, il y a aussi le père-ogre « chaussant ses hautes bottes lui montant haut sur les cuisses », le père pêcheur, le père motard des scènes œdipiennes. Il y a la mère de substitution, clivée en une mère œdipienne (la marâtre) et en une mère préœdipienne (la mère bienveillante), toutes deux représentées par les deux bonnes Sœurs institutrices. Et il y a, dans un petit appartement bruxellois d'après-guerre, cet étrange remake de « la fleur de farine ». La jalousie excessive et sans objet du père lui fait répandre de la farine devant la porte de la chambre où Maïté dort avec sa mère, comme le fait, dans la littérature, le roi Marc, autour du lit d'Iseut, à l'instigation du nain Frocin, afin de confondre Tristan amoureux de la Reine.

5.6.2 Les carnets d'écolier. Léon Wielemans, *Cahier de classe, été 1900*, (Photocopies A4 : 60 feuilles), MLPA 00120.

Déposant : L. Vannieuwenborgh.
(Écho : José Dosogne et Francine Meurice.)

Le cahier porte la date des mois de juillet et d'août 1900. Il s'agit des leçons particulières données au jeune Léon âgé de onze ans, « de 5 heures à 6 heures du soir » – c'est l'enfant qui nous l'apprend dans une lettre à son frère Marcel, datée du 19 juillet 1900 – dans le but de gagner une année d'études en réussissant prématurément l'examen d'entrée en humanités

à l'athénée de Bruxelles. Une page de documentation, datant de 1958, ajoutée à la farde nous apprend que l'intéressé est né le 14 août 1889 à Forest. Il est le fils de Prosper, fondateur (avec son frère Édouard) de la brasserie Wielemans-Ceuppens.

Le cahier à lignes espacées de 8 mm est consacré à la dictée, la rédaction, la correspondance, les problèmes de calcul et de raisonnement, la géographie, le pluriel, les adjectifs indéfinis et qualificatifs. L'écriture est un exercice, et une performance à la fois, d'une calligraphie abandonnée de nos jours, qui se révèle à l'examen comme étant la mise au net d'un corrigé où les fautes abondent. Les interventions du maître se marquent à même les pages, au crayon bleu, de façon insistante, lorsqu'il s'agit des fautes soulignées et des calculs corrigés. Aucune mention des points donnés par le professeur n'apparaît, seulement des appréciations : assez bien, bien, parfait... Le format des photocopies révèle à chaque fois une feuille et demie du cahier.

Les textes choisis ont une connotation moralisatrice directe. En voici des citations :

- le travail est un devoir imposé par la morale ;
- je travaille parce que je veux être moral ;
- respectez la loi, ne fraudez jamais ;
- une remarquable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux ;
- contre les filous, il n'y a jamais trop de verrous ;
- le vin qui double les forces (du travailleur) quand il en use avec modération... mais qui serait funeste s'il ne le buvait pas avec tempérance, ménagement, sagesse ;
- heureux l'élève qui a mérité l'affection de tous ses maîtres.

Le langage est décoré d'adjectifs convenus : « cette antique forêt, l'épi doré, ce blé précieux, ce pain nourrissant, les sueurs du cultivateur, une source limpide, le clocher pointu, cette pente abrupte, l'hygiène si utile... ».

La trace autobiographique est lisible à trois endroits dans ces devoirs de vacances : a) dans les entrées datées des exercices (du 18 juillet 1900 au 21 août 1900) ; b) dans les travaux de

rédaction où Léon Wielemans exprime son vécu à travers les thèmes imposés d'une correspondance qu'il adresse à son frère, son cousin, son ami ; c) dans les indications paratextuelles du maître qui corrige et encourage son élève. Un pédagogue ou un didacticien de la langue française pourront trouver matière à comparaison dans ce petit cahier d'un écolier de 1900 qui témoigne de la langue de scolarisation de l'époque à travers les maximes morales révélant les collocations lexicales du temps. Cet enfant de 11 ans fait les mêmes erreurs dans son apprentissage de l'orthographe que les élèves actuels. Il confond les homophones *a/à, é/er*, les morphogrammes *attendrit/attendri*, les homonymes *voix/voie*, il écrit phonétiquement les mots inconnus *interrait (intérêt). Autant de types répertoriés d'erreurs que le maître corrige comme telles en enseignant la grammaire à l'enfant à partir des difficultés orthographiques comme on le préconise aujourd'hui. On voit aussi que l'enfant se trompe dans ses écrits personnels après avoir appris la règle (*a verbe/à préposition*) ce qui prouve que comme pour tous les apprenants, l'orthographe est une représentation de la langue à forger à long terme et non une simple question d'application d'une règle mémorisée. Les pages les plus belles sont celles qui montrent les versions améliorées des petites rédactions de Léon. On peut y deviner entre les lignes les interactions orales qui ont dû se produire entre le précepteur et son petit disciple. Celui-ci intègre avec beaucoup d'application, dans les secondes versions de ses lettres, un vocabulaire plus précis, des liaisons plus fluides entre ses phrases et une morale plus abstraite tirant la leçon de l'anecdote prétexte, par exemple : « Vous avez vu de méchants gamins qui martyrisaient de petits oiseaux » ou « Racontez, à votre ami, l'accident survenu à votre ami Jules par suite d'imprudence ».

Comment ne pas s'émouvoir, un siècle plus tard, en tournant les pages de ce cahier tenu par un écolier de onze ans, semblable à tant d'autres, qui allait devenir Ingénieur des mines, Ingénieur des industries de fermentation et grand patron des Brasseries Wielemans-Ceupens ? Comment ne pas s'émouvoir de l'aspect prémonitoire de la belle couverture illustrée du cahier intitulée « la chimie pour tous » et au dos de laquelle figure

une « recette » pour fabriquer des fleurs phosphorescentes ?

L'ouvrage consacré par Françoise Blomme à son grand-père (*À la rencontre d'Adrien Blomme*, Bruxelles, CIVA, 2004) relate la coopération intime de Léon Wielemans et de l'architecte à partir de 1932 au moment de concevoir et de réaliser à Forest la salle de brassage ainsi que la tour du bâtiment-phare qui appartiennent désormais à la mémoire collective bruxelloise. Il a fallu cinq années de combat pour garantir en 1993 le sauvetage de ce monument promis aux démolisseurs. La Brasserie proprement dite est devenue un centre d'art contemporain lors de sa rénovation récente. De son côté, l'Hôtel Wielemans d'inspiration andalouse situé rue Defacqz résulte de la même synergie entre Adrien Blomme et Léon Wielemans. Construit en 1927, classé, il est un lieu d'exposition d'art et de médias et la propriété des assurances Generali. Léon Wielemans a été également un acteur de la politique libérale forestoise de 1921 à 1947.

Une précision s'impose : le cahier a été remis par un tiers à l'APA suite à un achat effectué dans une librairie ou une brocante.

5.6.3 Les carnets de voyage

5.6.3.1 Sophie Fraikin, née Devis, *Carnet de voyage en Italie, 1902, 48 pp., carnet bordeaux, MLPA 00142. (Commentaire de Louis Vannieuwenborgh)*

Avec le second carnet de Sophie Fraikin déposé dans nos archives, nous restons dans le minuscule. S'il est à peine moins petit que celui que nous examinerons prochainement (*le carnet de Sophie*), 12 x 7,6 cm, son contenu en diffère cependant considérablement.

Matériellement, nous avons affaire non plus à un agenda mais à un carnet ligné de couleur bordeaux à tranches dorées. Sophie Fraikin n'a donc pas dû, comme avec son agenda, en détourner l'usage pour noter ce qu'elle a vu et visité durant son voyage en Italie. À première vue, les 48 pages couvertes par son écriture microscopique mais très lisible, ne contiennent qu'une énumération des églises, musées, lieux

visités, avec, de temps en temps, un jugement de valeur.

C'est un voyage classique qu'elle entreprend avec Edmond Evenepoel, son beau-frère. Elle avait alors 64 ans et était veuve du sculpteur Charles Auguste Fraikin. Dans Turin, Pise, Sienne, Orvieto, Naples, le Baedeker les mène d'un monument à l'autre, selon un parcours que suivent alors les touristes et qu'ils suivront encore jusqu'à nos jours.

Sophie est cultivée et tient ces notes soigneusement. Elle consigne monuments et œuvres artistiques qui ont retenu son attention. Elle gratte et corrige ses erreurs. Le voyage en tant que tel n'y apparaît presque pas. Peu de remarques concernant les hôtels, les repas. Une seule date, celle du départ, est mentionnée. On ne peut donc parler d'un *journal* de voyage à proprement parler. Edmond n'est cité qu'une fois. De même, l'heure, le moment des visites n'apparaissent pas ni la durée. Le temps, dans ce carnet du moins, n'a pas d'importance. Les lieux, par contre, sont précisément indiqués. Les monuments par rapport aux voies qui y mènent, leurs abords sont passés en revue en se référant aux points cardinaux.

Une lecture attentive découvre cependant, outre cette fonction d'aide-mémoire, des notations plus personnelles : voici, au sein de l'énumération des belles choses vues, quelques scènes croquées sur le vif. Dans la cathédrale de Sienne, par exemple, elle relate, choquée car elle y voit une profanation esthétique, le brouhaha qu'y apporte un capucin en bénissant, à grands gestes, du linge apporté par des mères tandis que leurs enfants menaient tapage. Dans la cathédrale d'Orvieto, elle est émue par un chant céleste qui s'élève : c'était celle d'un faussetiste (ou d'un castrat ? il y en avait encore à l'époque), apprécié dans toute l'Italie.

Ces notations factuelles en dissimulent une, une seule, très intime. On peut parler de mécanisme de la mémoire involontaire. À Naples, en entrant chez Sommer, grand magasin de sculptures en marbre et copies de bronzes antiques, son passé lui saute au visage : elle découvre, dans toutes les dimensions, des reproductions de *L'Amour captif*, de Fraikin, son mari. Elle note la chose sans commentaire. Mais, fait unique dans tout son carnet, ce paragraphe

est isolé par un alinéa avant et après et la note se termine par un tiret, plus long que ses tirets habituels. On peut voir dans le premier alinéa un bref arrêt d'hésitation suivi par la décision de fixer cet instant et dans le second, l'acte d'écrire terminé, la volonté, soulignée par le tiret, de passer à autre chose.

Bel exemple de ce que le scripteur écrit en présence de toutes les couches constituées par ses différents *moi* et que dans les écrits les plus factuels peuvent se glisser des éclairs de la vie la plus intime.

5.6.3.2 Françoise Bellière, *Carnet de voyages dans le Tassili N'Ajjer*, 18 aquarelles et légendes, Février 1993. MLPA00130. (Écho : Nadine Hardt-Dekock).

Ce n'est pas, à proprement parler, un récit de voyage illustré. C'est plutôt une série de notes picturales décrivant l'état d'esprit de la voyageuse dans sa traversée du désert, ce pays étrange et envoûtant.

Au fil des pages, on observe d'abord un villageois nonchalamment adossé à un mur percé d'une porte.

Ensuite, dans les aquarelles suivantes : plus de mur, plus de porte mais du soleil, du sable, quelques végétaux dont des palmiers, plus loin encore, des rochers et le ciel changeant. Coucher de soleil, lever de lune, étoiles... silence.

Des hommes, oui, mais emmitoufflés, enturbannés, sans visage. Des rochers aux formes humaines, des silhouettes en forme de rochers. Et puis, les chameaux.

Ces hommes sans visage s'occupent de l'approvisionnement en eau, d'activer et de contempler le feu, d'installer et désinstaller le campement.

À la fin du voyage, les visages se dévoilent partiellement pour la cérémonie des trois thés : « amer comme la vie, doux comme l'amour, suave comme la mort ». La convivialité parfois silencieuse.

Et pour terminer, la dernière image est un regard croisé et plein de signification entre le chamelier et son chameau.

Ce sont de belles aquarelles, très expressives, empreintes de la poésie issue de ces autres mondes que nous ne fréquentons pas souvent.

[L'auteur de l'écho a réalisé un travail de transcription des notations manuscrites accompagnant les dessins. Ces légendes ont été imprimées au bas de chaque aquarelle avec l'aide de Françoise Bellière.]

5.7 Les documents familiaux

5.7.1 Eugénie Sténier et Raymond Sténier. *Tan Nie et les siens*. Document familial, 1995. Déposant : Philippe Stokhem. MLPA 00171. (Écho : Jean Nicaise.)

Les pages en photocopie format A4 se composent de quatre parties : 1. Les souvenirs de M^{lle} Eugénie Sténier, *Tan Nie* ; 2. L'arbre généalogique de la famille Sténier ; 3. Papiers de famille ; 4. Le journal de l'exode de 1940 par Raymond Sténier.

Tan nie, nom affectueux donné par sa première nièce à Eugénie, et par tout le clan Sténier ensuite, est née en 1904 à Sombrefte. Elle est restée célibataire ; ses frères engendrent des familles nombreuses dont deux religieuses et un prêtre. Il y a des mariages entre cousins. Eugénie s'est dévouée pour tous ses neveux et nièces depuis leur berceau. À quatre-vingt-six ans, elle rédige ses souvenirs en 24 pages de cahier d'écolier, d'une écriture très lisible à peine marquée par l'âge. Défilent la petite enfance de l'auteur, ses grands frères et sœurs, l'école des religieuses, les premières communions, les magasins d'Uccle, la maison familiale (5, rue Verhulst), les revues et les fêtes locales, etc. Récit plaisant révélant toute une époque dans une commune alors peu bâtie.

L'arbre généalogique se répartit en 19 pages intitulées *Six générations de Sténier*, à partir des parents d'Eugénie. La sixième génération a deux ou trois ans ou quelques mois en 1986. Suivent 8 pages reproduisant des poèmes publiés en 1888 par Alphonse Sténier, le père d'Eugénie, marié en 1880 à Hélène Gille. Il y a aussi une *Cantate en six couplets en l'honneur du révérend curé de*

Sommière. Datée de 1909, elle est manuscrite sur le papier à lettre d'Alphonse, *Assurances sur la vie et contre l'incendie*.

Treize pages rassemblent des réponses à un questionnaire à la Proust, ou à la Bernard Pivot, ou à un test psychologique. Elles s'étalent de 1924 à 1967 ; la plupart, écrites dans les années vingt et datées par des enfants de huit ou neuf ans en face des questions imprimées. Les réponses expriment des préférences ou des aversions : auteurs ou peintres préférés, héros historiques ou fictifs ; ils révèlent les pensées d'enfants sages influencés par le milieu ou l'école. Les héros de 1924 sont le roi Albert 1^{er}, ses soldats et Gabrielle Petit.

Les *Documents de famille* occupent 23 pages : contrats notariaux, extraits de registres communaux, faire-part de naissances, déclaration de succession d'Hélène Gille décédée en 1933 (actif 14.500 francs), « souvenirs » festonnés de première communion enrichis d'un poème pieux, œuvre manifeste d'un adulte ; en acrostiche le prénom du communiant.

L'exode de Pill et Riquet : carnet de route établi par Raymond Sténier en 1940. Il s'agit d'une photocopie de la version dactylographiée du carnet manuscrit non transmis.

Le 14 mai 1940, Raymond, dit Riquet, son cousin Philippe Stockhem dit Pill, oncle du déposant, et cinq autres jeunes gens se sont réunis pour se rendre en France comme les y invitait le gouvernement. Les bourses sont bien fournies. Raymond a 19 ans ; c'est Pill, 18 ans, qui conduit la voiture et c'est la première fois... Incidemment, nous apprendrons que l'auto est une Hudson avec, déjà, radio à bord. Les sites Web précisent que c'est une grosse voiture de luxe américaine de 6 cylindres, à la pointe de la technique automobile. Il est toutefois difficile d'imaginer que l'on puisse s'y entasser à sept avec bagages y compris bidon d'essence... Elle tombera en panne six fois, la première près de Cassel dès le lendemain du départ de Bruxelles. Carburateur récalcitrant, batterie à plat, elle sera souvent réparée assez rapidement sauf à Tulle (Préfecture de la Corrèze), le 3 juin, quand l'embrayage rendra l'âme. La voiture ne sera récupérée que pour le retour.

Le carnet est une sorte de procès-verbal, sans aucune trace d'affectivité, avec de rares réflexions. Chaque jour, l'auteur donne l'heure du lever et du coucher ; ce qu'il a mangé matin midi et soir, comment et où, ce qu'il a bu : bière, vin, parfois dès le petit-déjeuner, apéritifs, pousse-café, etc. Il « dîne » (déjeune, en France) aussi souvent que possible au restaurant.

L'itinéraire en zigzag, par Boulogne, Rouen, Lisieux, Tour, Poitiers, Angoulême, a finalement amené Pill et Riquet seuls à St-Angel ; non loin d'Ussel le 9 juin ; Pill a trouvé un travail. Le séjour en Corrèze durera jusqu'au 14 juin et se prolongera ensuite à Toulouse lieu de ralliement des Belges. Sauf pour un compagnon, Pierre Salmain, on ne saura pas où et quand ils ont quitté les deux cousins. Ceux-ci font preuve d'une débrouillardise étonnante, surtout Pill. Il est vrai qu'il s'agit d'anciens scouts. À Toulouse, ils rencontrent une vieille connaissance, le « Frère Victor » qui s'occupe du Foyer des étudiants catholiques ; il installe les deux garçons dans une grande chambre avec cabinet de toilette adjacent, cédée par l'aumônier. Ils rendront différents services au foyer. À la date du 24 juin, Riquet écrit : « Je lis que Léon Degrelle²¹ a été arrêté à Tarbes. Épatant, c'est donc qu'il n'est pas fusillé ! (...) Monsieur le Maréchal Pétain fait une allocution pour répondre à M. Churchill qui une fois de plus a gaffé. » Cet éloge de Degrelle, encore exprimé plus bas, n'est pas courant dans les textes inspirés par l'Exode.

Le séjour à Toulouse se prolongera jusqu'au 1^{er} juillet. La tournée d'adieu est l'occasion de joyeuses libations. Le 2, « Nous avons tous deux mal au ventre »... L'estomac restera patraque deux ou trois jours. En car, par de longues

routes sinueuses, les cousins rejoignent Tulle pour récupérer l'Hutson réparée. L'itinéraire, avec nombreux changements vaut la peine d'être noté : le 2, Montauban ; le 3, Rodez par Villefranche de Rouergue, Pigeac, Aurillac ; le 3, Brive et enfin Tulle le 4.

L'Hudson est réparée mais, pour toutes sortes de raisons administratives, le départ sera ajourné jusqu'au 19 juillet. L'auteur rend compte en détail de ses journées. On sent qu'il dispose de plus de temps. Le 11, il raconte : « On écoute au poste de l'auto que Pétain est Chef de l'État Français ! J'entends encore Degrelle, rue Mercelis, un samedi soir nous dire la France se réveillera pour se donner un chef. Il avait vu clair trop tôt, (souligné) ».

Le 19, les jeunes gens embarquent un couple, M. et Mme Coppée, et leur fille, les trois jeunes devant et le couple derrière où se trouve aussi un vélo démonté. Départ seulement à 4h ½ (16h30), étape à Guéret. Le 20, on atteint Melun. Les routes sont excellentes et tout se déroule sans accroc avec un seul souci : trouver de l'essence. À Melun, les cinq passagers passent la nuit dans la voiture en sommeillant. Le lendemain 21 juillet, arrivée en Belgique, d'abord à Casteau chez les Coppée. « Après avoir pris un verre, nous partons à 5h ¼ ». Par Soignies et Hal, les deux cousins arrivent à Anderlecht à 6h et subissent un contrôle. La voiture doit être laissée là, faute de papiers en règle. L'odyssée se terminera en tram vicinal jusqu' à la gare du Midi puis en taxi pour la rue de la Mutualité. « Papa, Maman et Résette sont là ! »... Quelques visites, puis « Le soir, je retrouverai mon lit. Ainsi prennent fin nos 70 jours d'escapade ». Conclusion bien dans le style de l'auteur.

Cet épais dossier, à la lecture agréable dans sa variété, réussit un portrait vivant d'un milieu bourgeois et catholique de la commune d'Uccle, quartier sud de Bruxelles, au cours du XX^e siècle.

5.7.2 Christiane Denis, *Tout n'est que fumée*, roman autobiographique, Paris, La Société des Écrivains, juillet 2007, EAN13 : 9782748033137. (Écho : Raymond Du Moulin.)

L'auteure est née à Boitsfort en 1937. Sa mère « venait d'une famille aisée, très intellectuelle »

²¹ Léon Marie Joseph Degrelle, né en 1906, activiste catholique, avait fondé au milieu des années 1930, le parti d'extrême droite Rex. Les rexistes avaient obtenu un succès inattendu aux élections de 1936, suivi d'un gros échec en 1939. Sous l'Occupation, de 1940 à 1944, Degrelle sera le plus ardent collaborateur francophone des nazis au point de devenir officier SS sur le front russe. À la Libération, il est parvenu à se réfugier en Espagne, protégé par Franco. Condamné à mort par contumace pour trahison, il n'a jamais été extradé. Il est mort en 1994.

tandis que son père était d'origine modeste et peu instruit. C'était un homme fort sévère qui, inconsciemment, a rendu sa fille très malheureuse.

La narratrice a souffert aussi des revers de fortune de ses parents. Elle a pourtant connu des moments « formidables » grâce à sa grande amie Françoise. Elle a été heureuse à l'école et elle a voulu faire des études universitaires.

Au motif qu'ils ne pouvaient entretenir deux étudiants, les parents de Christiane l'ont obligée à entrer dans la vie professionnelle alors qu'ils permettent à son frère d'entreprendre des études supérieures.

Le 23 août 1960 Christiane épouse Claude, un ami de son frère. Ce n'est pas le grand amour mais elle croit qu'elle sera plus heureuse avec Claude que chez ses parents. Quatre fils naîtront de cette union.

Aimant ses enfants « par dessus tout » travaillant avec « un patron extra », s'entendant bien avec son mari, Christiane a vécu une longue époque heureuse jusqu'à ce que survienne une mésentente alimentée notamment par la jalousie de Claude. Le couple sera amené à se séparer.

Christiane et Claude resteront pourtant en bons termes, avec « des hauts et des bas ». Christiane recevra toujours une aide financière de Claude. Elle travaillait beaucoup mais il lui était difficile de joindre les deux bouts car elle avait ses deux fils cadets à sa charge (les deux aînés vivaient avec leur père) et elle devait apporter un soutien pécuniaire à ses parents qui finissaient leur vie dans la pauvreté.

En 1989 Christiane et Claude resserrent leurs relations dans la perspective d'une reprise de la vie commune. Deux ans plus tard, ils s'installent dans « un merveilleux appartement ». Christiane écrit que les années 1991 à 2001 furent les plus paisibles et les plus heureuses de sa vie.

Au mois de janvier 2002 ce fut la fin d'un grand bonheur pleinement partagé. Claude mourut des suites d'une déficience cardiaque. Cet accident avait entraîné une chute qui eut pour conséquence fatale un hématome au cerveau.

Quelques mois plus tard, à son club de golf, à Lasne, Christiane s'éprend d'Alex, l'assistant du capitaine des seniors. Il est tellement gentil et attentionné qu'elle tombe réellement amoureuse.

Durant deux ans Christiane et Alex entretiendront une liaison « passionnée et fusionnelle ». Les attentes de Christiane ne seront cependant pas complètement satisfaites.

Tirailé entre sa femme et sa maîtresse, Alex se détachera de celle-ci et rompra sans ménagement.

Ayant perdu toute envie de vivre Christiane tentera de s'empoisonner. Après son hospitalisation, Alex cherchera à se réconcilier avec elle mais cette initiative dégénérera en une violente dispute qui laissera Christiane anéantie. Elle fera une nouvelle tentative de suicide en sautant dans le vide depuis son balcon. Elle se retrouvera indemne dans le jardin.

Un conflit ouvert opposera Christiane à Alex et sa femme. Les développements du conflit auront des répercussions au club de golf. Une atmosphère d'hostilité suscitée par Alex et sa femme. Christiane sera finalement exclue du club de golf. Elle se trouvera très désemparée mais entreprendra courageusement de se reconstruire.

Lorsque s'achève son récit, elle va mieux depuis quelques mois, mais il reste en elle une plaie béante. La disparition de son mari et le mal que lui a fait Alex la font encore souffrir « comme si c'était hier ».

5.8 Les témoignages

5.8.1 « Journal de douleur »

Jocelyne Paderi, *À la douleur du jour*, 197 pages dont une préface d'Anita Violon, postface de Patrice Queneau, 2004, Cesson-Sévigné, Coëtquen Éditions, réédité en 2010. (Écho : Gisèle Bastin.)

Jocelyne Paderi a été amenée à écrire en s'inscrivant à un atelier d'écriture *Âges et Transmissions : J'écris ma Vie*. Olivier Fillion d'origine québécoise est le concepteur du programme de cet atelier d'écriture : « Écrire votre biographie ». Programme très structuré. Un questionnaire sert de thème à chaque rencontre.

Le livre de Jocelyne Paderi, écrit de 2001 à 2003, est le témoignage des interrogations et de

l'enfermement suscités par la douleur physique et psychologique. Il rend compte de l'influence sur l'enfant et de la révolte progressive de la jeune femme, face à la violence du manque de reconnaissance de sa souffrance chronique. Le récit couvre les années 1951 à 1996, soit de l'année de sa naissance à sa première consultation au centre antidouleur. À la relecture, je me permets de penser qu'elle écrit pour témoigner de la valeur du centre antidouleur mais surtout pour exprimer son travail de deuil vis-à-vis de la douleur chronique et encore davantage de la souffrance psychologique qu'elle découvre au fur et à mesure. Jocelyne vit également d'autres deuils : « Tout ce que renferme mon grenier », dit-elle. Elle assiste, impuissante à la galère de ses parents, à l'expulsion du baraquement dans lequel ils vivaient avec leur petite famille lorsqu'elle avait 5 à 6 ans. Elle évoque la perte de son premier petit garçon, mort dans son ventre à 5 mois de grossesse. La perte d'un ami.

Née en 1951, Jocelyne connaît cet enfer insupportable depuis sa petite enfance. Elle a beau exprimer « J'ai mal aux jambes » aucun médecin consulté ne fait le diagnostic de la malformation des hanches. Elle se tait et renonce à se plaindre, court en se cognant les genoux, souffre du dos, du bassin. Bientôt, elle commence à avoir des doutes sur la réalité de son mal. Très vite, elle se sent ridicule et se dit : « C'est dans la tête ». Ceci d'autant plus que ses parents font confiance aux médecins.

À l'âge de 10 ans, elle fait une primo-infection en plus de la douleur des jambes. Ses parents n'ont pas d'assurance sociale, elle ne peut donc partir à la montagne, prend des médicaments coûteux, doit aller chaque semaine chez le médecin qui fait des reproches à sa mère, ce qui renforce le malaise de la fillette. Elle prend conscience de la tristesse de sa maman et de la classe sociale à laquelle elle appartient. La honte et la culpabilité apparaissent.

À l'adolescence Jocelyne se met à manger de moins en moins. Elle est près de l'anorexie ! Serait-ce une façon de tenter de s'exprimer puisqu'on lui dit : « Tu n'as rien » ? Elle se sent toujours non-entendue, s'oblige à courir, ce qui amplifie sa douleur. On la soigne pour les reins.

Elle n'arrive plus à monter les escaliers, sans ascenseur, se répète : « Ce n'est pas possible ».

Ce n'est qu'à 25 ans que sa douleur est reconnue, pour la première fois un chirurgien renommé diagnostique la malformation des hanches restée inaperçue.

Entre-temps, elle est devenue maman d'un petit garçon.

Elle subit plusieurs opérations, passe quatre mois en fauteuil roulant, fait ensuite un séjour dans un centre de rééducation (à 100 km de chez elle) fait scrupuleusement ce qu'on lui demande et a moins mal, provisoirement.

Deux ans plus tard les broches deviennent sources de nouvelles douleurs, le bassin, les cicatrices « brûlent ». « Est-ce que je vis vraiment ce que je vis ? » se demande-t-elle. Pour son chirurgien l'opération est une réussite. Effectivement, elle marche mieux. Il est fier de lui, elle se tait pour ne pas le froisser. La douleur ne se voit pas. « J'ai de la chance » et « Suis-je folle » sont dès lors ses interrogations contradictoires. Elle n'a pas le courage de dire son ras-le-bol. Se sent heureuse de pouvoir rentrer chez elle, de retrouver son mari, de s'occuper de son petit garçon, d'être moins dépendante.

Quelques mois après la douleur a réapparu. Le chirurgien lui enlève les broches et les vis. Elle a 35 ans. Le cauchemar continue, sa détresse augmente. Les antalgiques et les anti-inflammatoires lui détruisent l'estomac.

À 40 ans « on la coupe à nouveau en morceaux » pour une greffe osseuse de chaque hanche. Un généraliste lui prescrit un antidépresseur et de la morphine qui la plongent l'un comme l'autre dans un sentiment d'échec et d'insuffisance.

Elle conteste « Je ne suis pas déprimée », c'est trop, elle est au bord du gouffre, se sent fragile alors qu'elle lutte depuis si longtemps. « Si on m'enlevait cette douleur, je ne serais plus déprimée », sans elle « j'ai tout pour être heureuse ». Elle a un sentiment d'injustice se sent abandonnée, épuisée.

Elle a 44 ans. Après un nouvel accès douloureux elle admet qu'elle a un état dépressif masqué. Le chirurgien constate une sub-luxation de la hanche droite, nouvelle opération et nouvel espoir. Elle ne parle pas de sa hanche gauche dont la douleur s'accroît. « Qu'est-ce

qui se passe avec mon corps ? » Je me mets à boiter sur la distance. Je comprends combien les apparences sont contre moi. « Quelles preuves de ma douleur ai-je à exhiber ? » En effet, elle a l'air de marcher plus aisément, surtout vu par les autres...

Cette jeune femme a un mari, un fils, une famille qui la soutiennent et l'entourent. Malgré ces présences constantes, l'impuissance l'envahit, le désespoir et la solitude l'épuisent. « Si j'arrivais à moins souffrir, j'irais mieux ». Elle est la seule à vivre ce qu'elle vit, ses maux, sa honte d'être incomprise. La détresse la pousse à se taire et entretient sa culpabilité. (Et peut être ce qu'elle pense être de sa responsabilité ?) Ses douleurs entraînent la dépression, son manque de confiance en elle-même, l'isolement social, une attente irréaliste vis-à-vis des médecins qui entendent si peu son mal être.

« La médecine était pour moi construite sur le modèle de la non-communication », dit-elle. Elle ressent que les médecins tentent de lui faire comprendre « Vous avez mal parce que vous êtes dépressive ». Elle entend, « Vous n'avez pas mal ». Alors que justement elle est déprimée parce qu'elle a mal ! Cette suspicion la blesse. Et lorsque des personnes lui disent « secoue-toi, c'est psychologique, tu as l'air bien ». Sa bonne volonté a des limites. Il est vrai que la plupart ne peuvent comprendre qu'elle puisse être à la fois volontaire, courageuse et dépressive. La solitude est devenue pour elle un refuge mais aussi une prison où elle est prisonnière.

Remarquant à peine, elle se rebelle intérieurement et laisse ses cannes dans la voiture pour ne pas étaler son handicap devant ses collègues. Elle affiche toujours un grand sourire, afin que personne ne puisse percevoir ou même se douter de ce qu'elle vit. Responsable d'une bibliothèque, elle renonce elle-même à sa vie professionnelle et prend une disponibilité au lieu de demander un nouveau congé de maladie. Les conséquences sont qu'elle néglige ses droits et que sa vie sociale se réduit encore.

C'est peu après qu'elle décide, tout en se sentant probablement infidèle à son médecin traitant, de prendre rendez-vous dans un centre antidouleur. Il y a urgence ! Elle constate qu'elle dépasse le discrédit car elle pense « J'y arriverai ». Sa culpabilité, les injonctions

persécutrices de la plupart des médecins rencontrés s'estompent autant que la non-écoute de certaines personnes.

Jocelyne a encore peur de perdre, de tout perdre. Or elle va gagner !

Dans le centre antidouleur, le temps est donné à chacun, qu'il soit patient ou médecin. Cela va durer huit années au bout desquelles Jocelyne et la douleur peuvent vivre ensemble. Aujourd'hui, elle peut en parler, est réconciliée avec sa souffrance, est arrivée à s'adapter et à s'adopter. Maintenant, elle ne vit plus dans le non-dit, elle ne cache plus ses cannes et son handicap. Elle n'est pas étouffée par la douleur car elle a compris que dans la souffrance psychique, « on est tous égaux ».

Elle a rencontré dans ce centre des médecins et thérapeutes très différents de ceux qu'elle avait connus. Ils sont à la fois des guides et des entraîneurs. Ils prennent le temps de l'écouter et de l'entendre dire « avec des mots et des larmes », ce qu'elle a vécu et vit. Elle est soignée de façon globale et n'est pas pour eux « l'os ou le poumon », mais une personne.

Elle doit apprendre à parler sa douleur. Une femme-médecin lui a expliqué que « la douleur chronique était une maladie dans laquelle interviennent des facteurs émotionnels, culturels, sociaux, environnementaux ».

Depuis, Jocelyne tient un *journal de douleur* où elle repère ses angoisses, son anxiété, son découragement, ses contrariétés, la fatigue et le bruit qui augmentent la douleur.

Elle commence à comprendre et à espérer. Elle se le permet et se sent moins coupable d'avoir le sentiment de ne servir à rien.

Deux ans après sa première consultation, elle peut reprendre son travail à mi-temps.

Le temps passe. Peu à peu sa crainte d'un désordre mental s'apprivoise, elle n'a plus besoin de nier sa douleur, elle la reconnaît. Cela lui donne la certitude d'être elle-même. C'est-à-dire qu'elle veut être telle qu'elle est et non plus ce corps qui crie, se débat, est envahi. Ayant été entendue, elle peut exprimer ses émotions. Les médecins du centre ne la remettent pas en cause. Personne ne lui dit plus « vous êtes folle, vous vous écoutez trop ». Ils savent de quoi elle parle quand elle dit que sa douleur est angoissante,

déprimante, épuisante, insupportable, destructrice, qu'elle n'en dort plus. Elle se sent fragilisée de devoir évaluer sa douleur sans sous-estimer sa souffrance psychologique. Quel progrès ! Elle ne se sent plus jugée ni soupçonnée de mythomanie. Son nouveau médecin est en empathie avec ce qu'elle exprime, quelqu'un la croit. Cette relation pleine de chaleur humaine et de confiance lui permet de sortir de la honte et de la détresse.

Il va lui falloir huit années pour « guérir » de ces quarante années de non-dit et de doute.

À 46 ans, elle aura une rechute. Après de nombreux arrêts et reprises de travail, elle y renonce définitivement. Elle a 52 ans.

Jocelyne Paderi est parvenue à apprendre, autant que faire se peut, à se libérer de l'emprise de la douleur affective et en partie de la douleur physique. Elle s'est confrontée au deuil de la toute puissance, disqualifiée, démunie, abandonnée. Elle a pris conscience de ses limites et donc de l'échec d'être totalement libérée. Elle était enfermée dans une forteresse qui s'est entrouverte et cette petite ouverture lui a permis d'être elle-même : une femme courageuse et volontaire. Elle a compris qu'elle n'est pas dans la capacité de tout vaincre et que sa douleur lui a apporté une richesse pour sa personnalité.

Ce livre m'a émue et motivée. Je l'avais choisi pour le titre sans supposer sa valeur. J'ai eu de la peine à en extraire l'essentiel, tant il est riche d'expériences et d'émotions contenues, ainsi que d'exprimer l'évolution de l'auteure, en tenant compte de mon identification et de ma subjectivité.

5.8.2 Harald Hubin, *L'épopée des Autos-Canons (1915-1918), Le tour du monde de mon Aïeul*,²² MLPA 00172 (Écho : Raymond Du Moulin.)

Harald Hubin a écrit cette monographie lorsqu'il était élève de 6^eA en 2000-2001 à Notre Dame des

champs à Uccle. Libre de choisir le sujet d'une dissertation, attiré par les événements des deux grandes guerres du XX^e siècle, il a donné la préférence à un épisode peu connu de la première de ces deux Guerres mondiales.

Ayant entendu parler, dans son enfance, de cet épisode aventureux au cours duquel s'était distingué son arrière-grand-père maternel, Guillaume Stockhem (1887-1955), l'adolescent a voulu en savoir plus. Une enquête approfondie l'a conduit à rédiger un récit fort intéressant. Ce récit, généreusement illustré est habilement composé et très bien écrit. Il réalise pleinement le souhait de l'auteur d'apporter quelque chose de vraiment neuf et en même temps d'honorer la mémoire de son aïeul en rendant hommage au courage des combattants qui ont vécu de 1915 à 1918 la singulière épopée des autos-canon de l'armée belge.

Ce corps blindé a été créé en automne 1914 par le Major Auguste Collon, attaché militaire belge à Paris. Brillant officier d'état major, il concevait le rôle d'une telle unité comme une intervention d'importance majeure dans une guerre de mouvement.

Antérieur aux tanks et chars de combat, le groupe formé par le major Collon comprenait principalement trois types d'autos blindées construites à partir de châssis de voitures de tourisme : 6 autos-canon, 4 automitrailleuses et 3 autochenilles. Il réunissait 300 volontaires. La brigade Collon sera sur le front de l'Yser en avril 1915 mais elle sera inutilisable dans une guerre de positions, derrière des tranchées.

Une guerre de mouvement n'ayant lieu que sur le front russe, il fut décidé d'y envoyer la brigade Collon. Cette dernière s'embarque à Brest le 21 septembre 1915 à destination de la Russie. Le voyage dura vingt-trois jours.

Après avoir débarqué à Arkhangelsk, la brigade sera envoyée à Saint-Petersbourg. Début janvier 1916, elle rejoindra le front en Galicie orientale, province polonaise annexée à l'empire autrichien. Treize mois plus tard, la révolution éclate en Russie. Désireux de poursuivre la guerre, Kerenski, le chef du nouveau gouvernement lance sur le front de Galicie, le 1^{er} juillet 1917, une offensive qui tourne au désastre. Au milieu d'une armée russe en débandade, la brigade belge se bat courageusement. Contrainte à la retraite, elle se

²² NB : Comme nous le disions dans l'introduction à ce numéro, la paternité du titre, imité par Harald Hubin, revient à Marcel Thiry, cf. Lise Thiry, *Marcel Thiry, « Le tour du monde en guerre des auto-canon belges »* suivi de « *Lettres inédites d'Oscar et Marcel Thiry à leur famille pendant la Première Guerre mondiale* », Bruxelles, Le Grand Miroir, 2003.

repliera sur Proskourov, première ville au-delà de la frontière galicienne. Elle s'installera ensuite à Kiev où au lendemain de la révolution d'octobre, un chef cosaque Petlioura forme un gouvernement séparatiste qui s'opposera au régime bolchevik instauré à Saint-Petersbourg. Lorsque l'armée rouge attaque la capitale de l'Ukraine, les Belges se trouvent pris entre deux feux. Ce n'est qu'en février 1918 qu'ils pourront quitter Kiev dont les soviétiques s'étaient emparés. Un train spécial sera mis à la disposition de nos compatriotes qui avaient détruit leur matériel pour le soustraire à la confiscation par les révolutionnaires ou les contre-révolutionnaires.

À Vologda, le train prendra la direction de Vladivostok. Il traversera l'Oural puis descendra vers la plaine sibérienne. De nombreux contretemps se succéderont jusqu'à ce que nos compatriotes pénètrent en Mandchourie. Aux premiers jours d'avril, ils seront à Harbin d'où ils gagneront Vladivostok. Dans la soirée du 24 avril, ils monteront à bord d'un beau navire américain. Ils y rejoindront non seulement deux cents soldats américains mais aussi des passagers civils. Le luxe de ces « épargnés de la guerre » les choquera profondément.

Le 12 mai au matin, le corps belge débarque à San Francisco. La population l'accueille avec un enthousiasme incroyable. Il fait ensuite une traversée triomphale des États-Unis. New York enfin honore nos vaillants rescapés qui défilent dans la Cinquième Avenue. Mais ils ne vont pas tarder à déchanter. La traversée de New York à Bordeaux se fait dans des conditions misérables. En France, l'accueil sera plutôt froid.

Le Corps est dissout le 15 juillet. Après deux mois de congé, ses membres sont dispersés dans des affectations diverses.

Wandeleer, publié en 2006 dans *De Temps en Temps*, n° 4, p. 19.

J'ai découvert la Sibérie du XIX^e siècle à travers le récit de voyage d'Albert Roussy. Pour le voyageur, cette Sibérie-là, avant que le transsibérien ne la relie au monde, était soumise à tous les aléas de la météo et des moyens de transport incertains. Une immensité, peuplée de tribus nomades, traversée par des bandes d'immigrants, anciens serfs émancipés par le Tsar Alexandre II en 1861, de pèlerins, de mendiants, mais aussi de longues bandes de forçats escortés par des soldats russes.

L'extrait suivant m'a paru intéressant à mettre en évidence. Albert Roussy écrivait en 1883, p. 12 : « L'impression produite par les convois de forçats qui se rendent à destination est, pour ainsi dire, brutale. Ils sont là, 150 à 200, les chaînes aux pieds, mais relevées pour la marche jusqu'à la ceinture, vêtus de l'uniforme gris, avec des plaques de diverses couleurs et de formes diverses suivant la catégorie à laquelle ils appartiennent (...). Ils marchent à la débandade, silencieux parfois, d'autres fois chantant des chœurs, sous l'escorte de quelques soldats à l'arme chargée, et si quelqu'un de ces misérables tente de s'enfuir, s'il ne revient pas à la première sommation, une balle l'arrête net. »

5.8.3 Récit de voyage

**Albert Roussy, *Récits de voyage en Sibérie*, 42 pages, APA-Bel-53.
(Écho complémentaire : Simone Bellière.)**

Le complément d'écho qu'on va lire ci-dessous, suscité par une lecture récente de ce texte, fait suite à celui rédigé par Agnès France De

6 Index des auteurs

B

Bastin, Gisèle, 4, 18, 28, 29, 30, 31, 42

Bellière, Françoise, 4, 24, 39, 40

Bellière, Jacques, 5

Bellière, Simone, 4, 10, 12, 13, 17, 21, 22, 26, 27, 35, 46

D

de Wée, Maurice, 4, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 16

Denis, Christiane, 4, 41

Dosogne, José, 1, 4, 17, 18, 20, 21, 24, 25, 30, 31, 32, 37

Dosogne, Marie-Thérèse, 4, 35, 36

Dubois, Vincent, 4, 31, 32, 33, 34

E

Evenepoel (le fonds), 4, 5, 6, 7, 39

F

Fraikin, Sophie, 4, 5, 38

G

Gramm Tytgat, Tamara, 4

H

Hubin, Harald, 4, 45

L

Lahaut, Julien, 4, 34

P

Paderi, Jocelyne, 4, 42, 45

R

Raynaud, Arlette, 4, 24

S

Sténier, Eugénie et Raymond, 4

Stockhem, Guillaume, 4, 45

T

Thiry, Marcel, 4, 45

V

Vosch, Jules Clément, 4, 26, 27

W

Wacquez, Danièle, 4, 25

Ways, Élise, 4, 23

Wielemans, Léon, 4, 37, 38

7 Table des matières

1	AVANT-PROPOS	1
2	INTRODUCTION	3
3	LES FONDS	5
3.1	Le fonds Henri Evenepoel	5
3.2	Le fonds de Wée	8
4	TRAJECTOIRES – DU MANUSCRIT A L'ÉDITION	17
4.1	José Dosogne, <i>Avatar à Baranda</i>	17
4.2	Simone Bellière, <i>Femmes sur la plage à marée basse</i>	21
5	LA REVUE DES RECENSIONS DES GROUPES DE LECTURE	23
5.1	L'autobiographie et la réécriture des versions successives	23
5.2	L'autobiographie sous forme de dialogue	24
5.3	L'autobiographie sous forme de mémorial	26
5.4	L'autobiographie et l'émigration	27
5.5	Regards croisés	28
5.6	Les carnets	35
5.7	Les documents familiaux	40
5.8	Les témoignages	42
6	INDEX DES AUTEURS	47
7	TABLE DES MATIÈRES	48

Actualités du patrimoine autobiographique est une revue consacrée à l'archivage et à la lecture des documents autobiographiques, de toutes natures et de toutes provenances, conservés aux AML.

La revue a pour fonction de dresser l'inventaire de ce domaine au fur et à mesure de sa constitution alimentée par l'arrivée de nouveaux dons et par l'exploration des archives des AML. Dans l'intention de rendre compte des contenus de ce fonds, des groupes de lecture et de recherche livrent systématiquement de brèves notices qui sont autant de lectures personnelles et subjectives des documents autobiographiques. Ce sont des « échos de lecture », comme nous les nommons, en empruntant cette manière de concevoir le compte rendu de lecture à l'Association pour le Patrimoine Autobiographique française.

Cette méthode d'archivage dynamique prend note de chaque autobiographie du fonds en donnant le rôle prédominant à l'interprétation d'un lecteur particulier. Elle présente un double avantage. En miroir à une écriture en « je », elle construit une lecture en « je », qui renvoie un retour à l'auteur sur son écrit, au sein d'une relation individualisée. Elle génère des lectures croisées provoquant une intertextualité significative pour l'étude de la réception de ces écrits du moi et pour l'exploitation des thèmes et des domaines dont ils traitent.